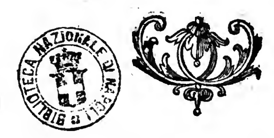
SUITE
DE L'ABREGÉ
DE LA
LOI NOUVELLE,
QUI TRAITE DE LA CHARITE' selon Saint Paul.

Où l'on explique par forme d'entretien ce que cet Apôtre en dit dans le XIII. Chapitre de la premiere aux Corinthiens.



A PARIS.

Chez FRANÇOIS H. MUGUET, premier Imprimeur du Roi, rue Neuve Notre Dame, à la Croix d'Or.

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

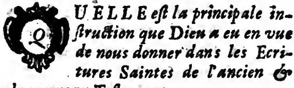


TRAITÉ DE LA CHARITÉ SELON SAINT PAUL.

Où l'on explique par forme d'entretien ce que cet Apôtre en dit dans le XIII. Chapitre de la premiere aux Corinthiens.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est que la Charité & de sa nécessité.



QUELLE est la principale instruction que Dieu a eu en vue de nous donner dans les Ecritures Saintes de l'ancien & du nouveau Testament.

Dieu nous a parlé dans toutes ses Ecritures, principalement pour nous

inspirer son amour, & nous dégouter de nous-mêmes & des créatures. Il nous y commande par tout la Charité, & nous défend par tout la cupidité. L'Ecriture, dit S. Augustin, ne commande que la Charité, & ne condamne que la cupidité : & c'est ainsi qu'elle instruit les hommes, & qu'elle forme leurs mœurs.

Lib. 3. de Doct. Christ. c. 10.

Pourquoi commande & défend-il par tout ces deux choses.

Parce qu'il ne peut défendre à l'homme que le mal, & que la cupidité est le plus grand mal de l'homme & la racine de tous les maux ; & qu'il ne peut lui commander que le bien, & que la Charité est le plus grand bien de l'homme & la racine de tous ses biens.

S. Aug in Ps. 90. n. 8.

Qu'est-ce que la cupidité ?

C'est cet amour déréglé de soi-même qui porte l'homme à ne chercher son repos, son plaisir & sa gloire qu'en soi-même & dans les créatures ; à rapporter tout à cette fin ; à s'y attacher comme à l'objet de son bonheur dont il apprehende la privation comme le souverain mal.

Comment la cupidité est-elle la racine de tous les maux ?

C'est que cet amour propre est la source du péché. C'est cependant du

cœur qui l'entraîne dans le mal, qui produit tous les vices. L'homme ne péche & ne se détourne de Dieu qu'en s'aimant soi-même au lieu de lui ; qu'en cherchant en soi & dans les choses du monde, ce qui ne se trouve qu'en celui qui est le Dieu de son cœur & son bien souverain, de sorte qu'aucun péché ne se commet que par le mouvement de la cupidité, & que tous les maux, qui sont les suites du péché, sont les effets & les peines de la cupidité ; & la retrancher de son cœur, c'est retrancher tout ce qui rend l'homme coupable ou malheureux.

Qu'est-ce que la Charité ?

C'est ce penchant & ce mouvement du cœur qui porte à aimer Dieu, sa volonté, ses saintes Loix, jusqu'à se mépriser soi-même & tout ce qui peut plaire à l'homme hors de Dieu ; à aimer Dieu de tout son cœur, de toutes ses forces, & le prochain comme soi-même ; à chercher en lui seul son bonheur, & en désirer la jouissance éternelle pour soi, & pour les autres ; à écarter de soi tout ce qui peut empêcher d'y atteindre ; à embrasser tous les moïens qui y conduisent, quoiqu'il en puisse coûter à la nature & à l'amour propre.

Comment la Charité est-elle la racine de tous les biens?

C'est cet amour de Dieu & du prochain qui forme la bonne volonté; qui redresse & éleve à Dieu tous les désirs & toutes les affections du cœur; qui nous y attache; qui fait tout faire & souffrir pour lui plaire & pour accomplir sa volonté; c'est ce qui fait la pureté interieure, ce qui produit les vertus chrétiennes; c'est le principe & le motif des bonnes œuvres, sans quoi il ne se fait aucun bien, & aucun commandement de Dieu n'est accompli comme il faut; & avec quoi
Joan. 14. l'on accomplit toute la Loi. Celui qui aime Dieu, garde sa parole; & celui qui ne l'aime point, ne la garde point. Avec cet amour divin on a tout, quand même on seroit privé de tout le reste; & sans cet amour, on n'a rien, lors même que l'on croit ne manquer de rien; sans lui l'on est
Apoc. 1. miserable, pauvre, aveugle & nud.

Sur quels principes est appuyé ce que vous venez de dire, de la cupidité & de la charité?

Il est fondé sur ce principe, que l'homme n'agit que par le mouvement de quelque amour. C'est l'amour qui forme tous ces grands res-

sorts du cœur humain, ses craintes & ses desirs, ses esperances & ses aversions, ses tristesses & ses joies ; il ne craint de perdre que ce qu'il aime, il n'a d'aversion & de haine, que pour ce qui l'en prive. Peut-on désirer, esperer, se réjouir lorsque l'on n'aime point ? Ces mouvemens entrent dans toutes ses actions. Si l'amour, qui en est le principe, est mauvais, les actions qui en sont les fruits, sont déreglées ; s'il est bon, s'il est saint, tout ce qui en naît, doit être bon.

Qui nous enseigne cette vérité ?

C'est Jesus-Christ même dans son Evangile, lors qu'il dit qu'un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits ; ni un bon arbre de mauvais fruits. Le péché contracté par la naissance, corrompt le cœur, ses penchans, ses affections : le cœur corrompu n'est naturellement porté qu'à l'amour de soi-même, & à aimer la créature pour soi, au lieu d'aimer son Créateur. Un amour si déreglé ne produit que des mouvemens déreglés, ces mouvemens gâtent les actions & la conduite exterieure.

Expliquez-moi la même vérité par rapport à l'amour de Dieu ;

L'amour de Dieu surmonte cet a-

mour dereglé, il le bannit du cœur, il redresse la volonté, il la détache de la créature & l'entraîne vers son souverain bien : Il y porte tous ses mouvemens & ses desirs, ces desirs & ces mouvemens produisent ses actions, & y répandent la pureté de leur source. C'est cet amour divin, qui fait la piété & la sainteté de l'homme, qui purifie le dedans & le dehors de la coupe & du plat, c'est ce qui fait cette justice chrétienne plus pleine & plus parfaite que celle des Phariſiens, sans laquelle on n'entre point dans le Roïaume des Cieux. Ce même amour, comme on l'a déja dit, fait la bonne volonté : car elle ne peut-être bonne qu'en aimant le souverain bien : la bonne volonté fait les bonnes œuvres. Il ne peut venir d'une source si pure, rien que de pur, que de saint, que d'agréable à Dieu.

Math. 23.

Math. 5.

Le Saint Esprit ne nous enseigne-t'il pas encore cette vérité en d'autres endroits de l'Ecriture?

Math. 6. Rom. 8. c. 7. Galat. 5. Eph. 6.

Il l'enseigne en cent endroits, mais pour abreger, n'est-ce pas ce que marquent ces deux maîtres, que l'on ne peut servir tous deux ensemble, Dieu & la créature. Ces deux principes de toutes nos actions, dont parle si sou-

vent l'Apôtre, la chair & l'esprit, le viel homme & le nouveau, cet amour du monde & des choses du monde, & cet amour de Dieu que l'Apôtre S. Jean oppose l'un à l'autre. Celui, dit cet Apôtre, qui n'aime point Dieu, demeure dans la mort. S. Paul veut que les Fidelles fassent avec amour & charité tout ce qu'ils font; il dit que les enfans de Dieu, sont poussés & conduits dans leurs actions par l'esprit de Dieu, & c'est par cet Esprit Saint, que la charité est répandue dans nos cœurs, pour nous faire agir, souffrir, crier vers le Pere céleste dans nos besoins, & prier par des gémissemens ineffables. La cupidité fait tout le contraire dans ceux qui sont possédés de l'amour du monde.

1. Jean 2. La mè-me 3. 1. Cor. 6. Rom. 8. & 5.

La Charité est-elle absolument necessaire pour faire le bien & pour operer le salut ?

Elle est si nécessaire, qu'elle peut suppléer au défaut de tous les dons & de toutes les vertus, & que rien ne peut supléer à son défaut, si elle vient à manquer : le don de la parole dans son plus grand éclat, puisse-t'il égaler l'éloquence même des Anges, n'est sans la Charité que le son d'une timbale retentissante, sans elle le don

1. Cor. 13.

de Prophétie, l'intelligence des plus profonds Mystères, la Science de toutes choses, la Foi même qui transporte les montagnes; tout cela n'est rien devant Dieu. Les aumônes les plus abondantes, les vertus les plus admirables, & le martyre même, tout cela ne sert de rien, lorsque la Charité n'en est pas le principe & le motif. C'est S. Paul qui en parle ainsi. Un homme peut avoir tout l'extérieur d'un Saint, il peut prédire l'avenir, faire des miracles, tout donner aux pauvres, souffrir pour la Foi le supplice du feu; & n'être cependant qu'un vuide & un néant de tout bien aux yeux de Dieu, qui juge de tout par le cœur, & qui ne compte pour quelque chose, que ce qui se fait par le principe de son amour.

Donnez-moi la raison d'une vérité si importante.

C'est que la Charité est la vertu, qui change & qui remue le cœur en le tournant vers Dieu, qui le détache des créatures, pour l'attacher à lui, qui tend à lui, comme à sa fin & à son souverain bien. Une ame, qui n'en est point touchée, demeure tournée vers la créature : elle n'agit que pour soi; elle ne cherche sa récom-

pense, son bonheur, sa gloire, que dans les choses du monde.

L'Ecriture n'en fournit-elle point quelque exemple?

Le mauvais Riche en est un terrible pour ceux dont la vie se passe dans les plaisirs. Les Vierges folles en sont un encore plus effraïant pour les personnes dévotes & réglées. Se cherchant elles-mêmes dans leurs vertus éclatantes, l'huile de l'amour de Dieu leur a manqué, & cherchant l'Epoux trop tard, elles en sont rejettées sans ressource. Plusieurs ont même prophetisé, chassé les démons, fait plusieurs miracles, au nom de J. C. qu'il ne reconnoîtra point au dernier jour: & pourquoi? Parce qu'ils n'ont fait que leur volonté propre, au lieu de faire la volonté du Pere céleste; qu'ils n'ont point fait de si grandes œuvres par amour de Dieu, mais par amour propre, par vanité.

Luc. 16. Math. 25. Math. 7. Math. 7.

A quels caractères les vrais Serviteurs de Dieu & les Saints sont-ils donc marqués, qui les distingue de ceux qui n'en ont que les apparences?

Ce caractère est l'amour de Dieu: celui des enfans du malin esprit, est l'amour des choses d'ici-bas. Celui qui commet le péché, dit saint Jean, *1. Jean. 3.*

'amour de Dieu est la seule chose
ui ne puisse pas être comme aux
ons & aux méchans : & il peut ar-
iver qu'un hypocrite ait plus d'ex-
erieur & de vertu apparente, qu'un
erviteur de Dieu.

Prouvez le par l'Ecriture ?

Le grand Apôtre ne se sentoit cou- 1. Cor. 4.
able de rien, & ne se croïoit pas
our cela justifié ; il craignoit de n'a- Philip. 3
oir aux yeux de Dieu qu'une justice
umaine, une justice de la loi, com-
ne celle qui avant sa conversion le
endoit juste & irréprochable aux
'eux des hommes, lors qu'il étoit un
persecuteur outrageux de J. C. & de Gal. 1. & 1.
on Eglise, & que sous prétexte de
èle il faisoit mourir les Chrétiens. Tim. 1.
C'est pour éviter une illusion si dan-
gereuse, que craignant d'être réprou-
vé lui-même après avoir prêché aux
autres, il traitoit rudement son corps, 1. Cor. 9.
afin de le réduire en servitude : & que
courant à grands pas dans la carriere
de l'Evangile, il le prêchoit gratuite-
ment avec tant de fatigues & de travaux.

Que devons-nous faire nous-mêmes, pour ne nous pas tromper en ce point ?

Nous devons faire ce que l'Apôtre Philip. 2.
nous ordonne, qui est de travailler à
notre salut avec crainte & tremble-

ment ; parceque c'est Dieu qui opere
en nous le vouloir & le faire, selon
qu'il lui plaît, la bonne volonté qui
est la charité & les bonnes œuvres
1. *Jean.* qui en sont les effets. Cet amour vient
4. de Dieu, qui le répand dans le cœur
Jean. 3. par pure misericorde, par l'operation
Jacq. 1. de cet Esprit S. qui souffle où il lui
Rom. 8. plaît. Nous devons le demander par
des prieres ardentes, humbles, pleines
Galat. 4. de confiance, accompagnées de cris
&, de profonds gémissemens. Nous
2. *Epît.* devons enfin, selon S. Pierre, nous
5. efforcer de plus en plus d'affermir
Math. 7. notre vocation & notre élection par
les bonnes œuvres. On ne connoît
l'arbre qu'au fruit : on ne peut bien
s'assurer que l'on aime Dieu & que
l'on est à lui, que par une vie remplie de vertus saintes & d'actions chrétiennes.

Ne suffit-il pas de ne point faire de mal, pour dire que l'on aime Dieu ?

Ce seroit s'abuser étrangement d'avoir cette pensée. Rien de sa nature n'est si agissant que l'amour en général ; un amour oisif & sans action, c'est une chimere : il ne peut non plus être sans mouvement, que le feu qui en est le symbole. L'experience en est sensible : personne n'ignore ce

ne fait l'amour des créatures pour objet où il se porte. Etre insensible & sans vivacité pour une chose, c'est ne la point aimer. Ce divin amour, dont l'objet est un bien infini, que le Saint-Esprit même répand dans le cœur, qui est le prix du Sang d'un Dieu; seroit-il le seul, qui, comme une eau dormante demeurât au fonds de l'ame sans actions, sans ardeur, sans empressement? Non. Un cœur brûlant de cet amour, ne se contente pas de ne point faire de mal, de ne point outrager Dieu par ses péchés. C'est le crime de ce Serviteur inutile & paresseux, qui est jetté dans les ténébres extérieures, pour n'avoir pas fait profiter les dons de Dieu par une fidelle exécution des ordres de son Maître. *Math. 25.*

Est-ce donc un mal de ne point faire le bien?

Sans doute: c'est un grand mal, de ne point faire dans sa profession & dans son état tout le bien que l'on doit, de ne pas accomplir la volonté de Dieu dans toutes les circonstances d'une vie dont on lui rendra compte jusqu'aux moindres momens, jusqu'aux paroles inutiles. Ne point faire le bien, c'est ne point aimer

Dieu, ni le prochain, car celui qui aime Dieu, garde sa parole; c'est violer le plus grand de tous les commandemens, qui est celui de l'Amour.

Jean. 14.

N'y a-t'il pas un Commandement exprès de fuir le mal & de faire le bien?

Il y en a un marqué en plus d'un endroit de l'Ecriture, la justice chrétienne doit être composée de ces deux parties, & fuïr le mal n'en est que la moindre; il est défendu de faire le mal, & c'est l'amour de Dieu qui fait qu'on l'évite comme il faut; mais il est d'une obligation non moins étroite, de faire le bien, qui consiste à remplir tous ses devoirs par rapport à Dieu, au prochain & à soi-même, & à le faire dans l'esprit de la Charité.

Ps. 33. 1. Pier. 3. Isaïe 1.

Comment l'amour de Dieu fait-il éviter le mal?

En arrêtant les mouvemens de la concupiscence par des mouvemens contraires & plus forts; en faisant mourir les passions & les desirs de la chair, comme la vanité, l'orgueil, la colere, la sensualité, l'impureté; en assujettissant à l'esprit les inclinations du vieil homme.

Comment faut-il faire le bien.

En excitant & appliquant le cœur de l'homme à ce qui est juste, à ce qui

Philip. 4.

eſt ſaint, à ce qui eſt honnête, à ce qui eſt vertueux; en le tournant vers les choſes de Dieu; en lui rapportant toutes ſes actions comme à leur fin; en rendant ſes volontés conformes à ſa volonté ſouveraine, à ſes Loix & à ſes Vérités; en le diſpoſant à tout ſouffrir & à tout perdre, plûtôt que de ſe voir ſéparé de ce bien ſouverain.

Ne peut-on pas ſans amour de Dieu éviter le mal & faire le bien?

Sans cet amour divin on ne peut rien faire qui puiſſe plaire à Dieu. Sans moi vous ne pouvez rien faire, dit Jeſus-Chriſt: or Jeſus-Chriſt agit en nous par ſon eſprit qui eſt un eſprit d'amour. Ainſi ſans l'amour de Dieu, l'homme ne peut ni vaincre ſes paſſions, ni ſurmonter la tentation, ni faire le bien comme il faut, & d'une maniere que Dieu agrée. *Jean. 5.*

Ceux qui n'ont pas encore les moindres mouvemens de cet amour, peuvent-ils les meriter?

L'homme ne peut rien mériter de ſoi-même, ſi Dieu ne voïoit en nous que ce qui vient de notre fond, il nous rejetteroit: mais Jeſus-Chriſt nous aïant reconcilié avec lui, & nous aïant mérité ſes graces par ſa Mort, il eſt devenu notre ſouverain

Prêtre, & notre médiateur. C'est uniquement par ses merites & ses prieres que nous pouvons esperer de recevoir quelque chose du Pere céleste; il ne nous refuse rien lors qu'il nous voit attaché à Jesus-Christ & animés de son esprit, c'est en son nom que nous demandons, & que nous recevons tout; c'est par ses mérites que nous recevons même ce que nous ne demandons point, les commencemens de la foi & de l'amour de Dieu: & la charité répandue dans notre cœur mérite en son nom ses progrès & ses accroissemens jusqu'à sa derniere perfection.

L'amour de Dieu peut-il croître dans le cœur de l'homme, lors qu'il est au point de préferer ce bien souverain à tout?

Il peut sans doute toujours croître jusqu'au dernier moment de notre vie, & c'est une des plus indispensables obligations que le grand Commandement nous impose, de faire croître sans cesse l'amour de Dieu dans notre cœur.

Surquoi est fondée cette obligation?

Elle est fondée 1. Sur ce que nous devons à nous-mêmes 2. Sur ce que nous devons à Dieu. Ce que nous devons à nous-mêmes, se réduit à deux

hoses ; la premiere, est d'éviter ce
ui nous rend malheureux ; la deuxiéne, de nous procurer un bonheur éernel : Or si l'amour de Dieu ne preoit pas sans cesse de nouvelles fores & de nouveaux accroissemens au ledans de nous, la concupiscence qui n est l'ennemie se fortifieroit, les assions s'allumeroient, le péché croîtroit dans un cœur aussi porté au mal ue le nôtre. Il faut opposer à ce torent de corruption une digue, un anour de Dieu plus fort & plus ardent.

2 Le bonheur éternel de l'homme e mesure sur la grandeur de son anour ; la loi naturelle l'oblige de se rocurer ce même bonheur dans le égré le plus parfait qui lui est posible : elle l'oblige donc à porter son mour pour son Dieu autant loin u'il le peut.

Aimer pour être heureux, n'est-ce oint un amour impur & interessé ?

Aimer Dieu afin qu'il nous donne uelque autre chose que lui, chercher son bonheur en quelque objet listingué de lui, c'est l'aimer d'un anour impur & mercenaire : c'est un mour propre qui cherche à se satisfaire dans la jouissance de la créature : mais aimer Dieu, le desirer lui-

même uniquement pour en jouir; pour être heureux en le possédant; borner là toutes ses affections, ne desirer rien autre chose, ce n'est nullement là ce qu'on appelle un amour mercenaire & interessé; ou c'est un intérêt noble, digne de l'homme, & que Dieu commande lui-même de chercher, puisqu'il veut que l'homme travaille à se rendre heureux, & qu'il le menace du plus grand de tous les malheurs, s'il y manque.

Sur quoi est fondée par rapport à Dieu l'obligation de faire croître son amour dans notre cœur?

Elle est fondée sur ce que nous lui devons: or nous lui devons toute l'étendue de l'amour dont nous sommes capables en cette vie: c'est le sens
Luc. 10. du grand commandement, qui oblige l'homme à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toutes ses pensées, de toutes ses forces. Il ne peut pas demander plus, & il n'y a rien au-delà. Mais peut-il demander
Rom. 11. moins? Tout est dû au Créateur de notre être, tout est en lui, tout est par lui, tout est en lui. L'homme ne peut rien se reserver sans injustice: il doit tout rendre, puisqu'il a tout reçu. Hé! que peut-on refuser à un bien

nfini, & à un bien pour qui nous sommes faits ? Il ne peut jamais être autant aimé de l'homme, qu'il merite d'être aimé.

Cet accroissement de Charité est-il facile ?

Si l'homme étoit dans l'état d'innocence où Dieu l'a mis en le créant, rien ne lui seroit plus facile que d'aimer Dieu & de l'aimer parfaitement: mais dans l'état de corruption où l'homme naît, & dont il ne peut être entierement délivré qu'à la mort, il n'est pas facile d'aimer Dieu, ni de faire croître cet amour dans son cœur. Les restes du péché, ce penchant corrompu qui l'entraîne continuellement vers la créature, s'y opposent & l'empêchent par leurs révoltes de l'aimer autant qu'il doit; l'amour de soi-même occupe une partie du cœur & resserre l'amour de Dieu dans des bornes trop étroites. C'est ce qui nous oblige de combattre contre nous-mêmes, & de faire de continuels efforts pour le rendre de plus en plus maître de notre volonté, jusqu'à ce que la Charité consommée absorbe par une entiere victoire tous les désirs de la concupiscence.

Quelle assurance peut-on avoir de cet

accroissement de l'amour de Dieu & comment peut on sçavoir si c'est par ce principe que l'on agit ou par amour propre ?

On ne peut pas en avoir une assurance qui exclue toute crainte : mais on en peut avoir assez pour exclure l'inquiétude & la défiance.

On peut en avoir des marques suffisantes pour fonder une assurance
Phil. 1. morale & une ferme confiance, que celui qui a commencé le saint ouvrage de notre salut l'achevera.

Quelles sont ces marques ?

La fidélité à éviter le péché & à s'éloigner des occasions & des dangers, les précautions que l'on prend contre les tentations du démon, du monde & de la chair ; l'application à mener une vie conforme à l'Evangile, à suivre Jesus-Christ, & à remplir ses devoirs ; la patience à souffrir les maux de cette vie sans se rebuter ; la constance, l'uniformité, la persévérance dans les pratiques d'une vertu solide en sont les marques les plus certaines.

Ne peut-on pas s'y tromper & prendre un amour propre, déguisé pour le vrai amour de Dieu ?

Comme l'amour de Dieu est purement spirituel, & que l'amour propre

en peut prendre presque toutes les formes, on prend aisément le change dans une affaire où il s'agit du salut; & on tombe dans une dangereuse illusion sur son état en croïant voir ce qui n'est point, & ne voïant pas ce qui est. Les apparences éblouissent presque tous les hommes; chacun prend parti en sa faveur, presque jamais celui de se juger dans la rigueur, ni même de se défier de son état lors qu'il est le plus suspect.

Le moïen de ne s'y pas méprendre & de juger de soi dans la justice & dans la vérité?

C'est de ne point former d'autre idée de la Charité, que celle que le Saint-Esprit nous en donne dans l'Ecriture, de s'examiner sur cette idée sans se flater & ne se rien dissimuler à soi-même. Le grand Apôtre nous dépeint la Charité avec ses caractères & ses effets d'une maniere si vive dans la premiere Epître aux Corinthiens chapitre 13. que l'on ne peut pas s'y méprendre, pourvû que l'on jette les yeux sur ce miroir, que l'on soit attentif à le regarder, & que l'on implore avec foi & avec humilité les lumieres de cet Esprit Saint qui nous parle, afin qu'il péné- 1. Cor. 13.

tre notre cœur de la connoiſſance de la vérité, & nous faſſe démêler les caractères de l'amour propre & de l'orgueil, de ceux de la charité.

CHAPITRE II.

Des caractères opposés à la Charité & de ceux qui lui conviennent.

PAr quels caractères l'Apôtre nous marque-t'il la Charité?

Il y en emploie de deux ſortes, les uns qui ſont contraires à cette vertu, & les autres qui lui conviennent comme autant de qualités & d'effets qu'elle porte par tout avec elle, & qui la diſtinguent de l'amour propre.

Faites le détail des premieres

1. La Charité n'eſt point envieuſe ni jalouſe.

2. Elle n'eſt point téméraire ni précipitée.

3. Elle ne s'enfle point d'orgueil ni de préſomption.

4. Elle n'eſt ni ambitieuſe ni dédaigneuſe.

5. Elle ne cherche point ſes propres intérêts.

6. Elle ne ſe pique & ne s'aigrit point.

7. Elle n'a point de mauvais ſoupçon, & ne compte pour rien le mal qu'on lui fait.

8. Elle ne ſe réjouit point de l'injuſtice.

Ces huit caractères ſont oppoſés à la Charité, & ils ne peuvent naître que de la cupidité & de l'amour de ſoi-même.

Faites le détail de ceux que l'Apôtre attribue à la Charité.

1. La Charité eſt patiente.
2. Elle eſt douce & bienfaiſante.
3. Elle ſe réjouit de la vérité.
4. Elle ſupporte tout.
5. Elle croit tout.
6. Elle eſpere tout.
7. Elle ſouffre tout.

Ces ſept caractères ſont inſéparables de la Charité, & ils la diſtinguent de la fauſſe dévotion, lorſqu'ils ſe trouvent tous réunis enſemble dans la vie d'un chrétien.

En combien de manieres peut-on conſidérer ces caracteres ?

On les peut conſidérer par rapport à Dieu, à nous-mêmes, & au prochain : Puiſque par la Charité nous aimons Dieu, nous nous aimons nous-mêmes pour Dieu, & notre prochain comme nous-mêmes.

ARTICLE PREMIER.

Premier caractere opposé à la Charité.

L'ENVIE.

QU'est-ce que l'Envie ?

L'Envie est une passion maligne qui a de la joie dû mal & de l'humiliation du prochain, & qui ne peut souffrir sans chagrin son bien, son avantage, sa gloire.

Pourquoi l'Apôtre dit-il que la Charité n'est point envieuse ?

Pour deux raisons. 1°. La Charité ne veut & n'aime que le bien : Et l'Envie ne se repaît que du mal : elle en fait le sujet de sa joie. 2°. La Charité a le mal en horreur lorsqu'il est péché, & l'écarte du prochain autant qu'elle peut, lors même qu'il n'est que la peine du péché : l'Envie au contraire ne regarde la vertu & le bien du prochain qu'avec tristesse & avec peine ; rien peut-il être plus opposé ?

Quelles sont les raisons sur quoi est fondée cette opposition ?

Elle est fondée sur deux raisons ; la premiere est, que la Charité aimant Dieu d'un amour souverain, elle aime dans le prochain ce qu'il y a de

Dieu, & elle y haït tout ce qui y est contraire; elle y aime le bien, & n'y voit le mal qu'avec douleur; Et la jalousie au contraire n'aimant que soi-même, voudroit seule avoir tout le bien, & faire retomber le mal sur les autres.

La seconde est, que la Charité aimant le prochain comme soi-même, ses biens & ses maux la touchent comme les siens propres: Au lieu que l'Envie voudroit voir tout le monde à ses pieds, & dans la poussiere, afin d'être seule considérée & estimée de tous.

Que doit-on faire lorsque l'on sent quelques atteintes d'une passion si maligne.

On peut utilement se servir des pratiques suivantes, soit pour prévenir un si grand mal, soit pour y remédier lorsqu'on y est déja tombé?

Quelle est la premiere?

La premiere est, d'élever son cœur à Dieu pour en gémir comme d'un mal très-dangereux & d'un poison très-pénétrant, & de lui demander avec instance dans les sentimens d'une humilité profonde, la force intérieure nécessaire pour étouffer ces mouvemens. *La seconde?*

La seconde est, d'être sur ses gardes pour ne les point approuver, &

ne les point entretenir ; d'en avoir de l'horreur ; de les combattre par des sentimens contraires, & avec les armes de la parole de Dieu, de s'efforcer de les éteindre d'abord qu'on s'en apperçoit, de peur que fortifiés par la négligence, ils ne prennent racine dans le cœur.

La troisiéme ?

La 3. est de concevoir de la confusion d'une passion si ridicule, si injuste & si honteuse, qu'on le cache aux autres autant que l'on peut, & qu'on se la dissimule toujours à soi-même.

La quatriéme ?

La 4. est de ne point arrêter sa pensée sur les défauts du prochain, de ne point faire de réflexion sur le mal que l'on en entend dire, ne le point exagerer, ne point écouter ses murmures intérieurs ; désavouer incontinent tous les soupçons malins & sans fondemens qui se présentent à l'esprit.

La cinquiéme.

La 5. est de s'efforcer malgré le penchant de sa malignité d'entendre avec plaisir parler du bonheur, des succès favorables, du bien, des vertus, des bonnes qualités de ses égaux, & de ceux de sa profession ; de louer ce qu'ils ont de louable ; d'en rappor-

er dans les rencontres tout le bien
ue l'on peut, sans flatter néanmoins
ersonne, sans blesser la vérité, la
nodestie & la prudence chrétienne;
e leur rendre justice contre ceux qui
s blâment mal-à propos.

La sixiéme ?

La 6. est de considérer que chacun
lieu de craindre que devant Dieu
ne soit beaucoup plus coupable que
ux qui sont l'objet de son envie;
ue quelque cupidité sécrete & con-
ue de Dieu seul ne s'éloigne beau-
oup plus du salut, que ceux dont la
ie est dereglée aux yeux des hom-
es: qu'il ne soit un jour rejetté &
prouvé, lorsque ces personnes se-
nt mises au rang des Saints.

La septiéme ?

La 7. est de se faire une habitude
regarder les biens & les maux du
ochain comme les siens propres,
ndant graces à Dieu des uns; &
missant des autres avec compas-
on; le priant de le combler de plus
plus de ses faveurs, & de le dé-
vrer de ses maux, ou de le soulager,
c'est sa volonté, & s'il lui est a-
ntageux pour son salut, quand on
vroit y trouver l'obscurcissement
sa propre gloire, & tomber dans

l'oubli par l'élévation des autres.

La huitiéme?

La 8 est de ne pas fuir la vuë & la conversation de ceux qui peuvent nous effacer par leur mérite, & leurs bonnes qualités; il est même utile pour confondre son orgueil, de se trouver dans les lieux, & dans les rencontres où ils paroissent avec plus d'éclat; sur tout si l'on a sujet d'esperer d'en pouvoir porter la vuë sans envie, & sans danger de tomber dans quelque nouveau péché: car on doit ménager sa propre foiblesse & se défier extrêmement de soi-même.

La neuviéme?

La 9. est de prendre garde si l'on est membre d'un corps, que l'intérêt de la communauté prenant dans le cœur la place de l'intérêt particulier, à quoi on a dû renoncer, ne nous fasse retomber dans une basse jalousie contre les autres corps. On aime la communauté souvent d'une maniere fort humaine; on la releve au dessus de toutes les autres; on les méprise; on est blessé de leurs louanges, de leurs avantages, de leurs vertus: leurs disgraces, leur deshonneur, leurs chûtes donnent une espece de plaisir, on en parle d'un air méprisant; on releve

leurs moindres défauts ; on ne perd point d'occasion d'en décrire les sujets. On se flatte néanmoins de n'aimer que le bien commun, & aveuglé par une passion si subtile, on ne voit pas que ce n'est point le bien commun que l'on aime dans sa communauté, que l'on y regarde que sa propre gloire, que son avantage particulier. De là viennent tant de divisions & de partialités ; & l'on diroit volontiers comme les anciens Fidéles de Corinthe ; l'un, je suis à Cephas ; & l'autre, à Apollon : & presque personne ne dit, je suis à Jesus-Christ.

La dixiéme ?

La 10. est que dans toutes ces pratiques on agisse & on parle avec son prochain sans dissimulation & sans artifice, dans une parfaite simplicité & une sincerité vraiment chrétienne. L'envie se déguise toujours & ne veut jamais passer pour ce qu'elle est.

La onziéme ?

La 11. enfin est de se faire une loi inviolable de ne jamais se relever aux dépens des autres ; de ne jamais les rabaisser à son profit ; de juger au contraire toujours favorablement du prochain autant que l'on peut, & se donner le tort à soi-même ; de lui ceder

l'honneur & l'avantage, & ne prendre pour soi que ce qui humilie, & ce qui rabaisse aux yeux des hommes.

En quoi l'Envie est-elle contraire à l'amour que l'on doit à Dieu ?

Elle y est contraire, 1°. Parce que voulant par une sotte vanité exceller en biens, en mérites, en gloire, & ne pouvant souffrir d'égal, elle ravit à Dieu une gloire qui n'appartient qu'à lui seul, & dont il est si jaloux.

2°. Parce que ne pouvant souffrir que Dieu qui est la source de tout le bien, le distribuë comme il lui plaît, & à qui il lui plaît, elle en regarde toujours le partage comme injuste. Quoi de plus injurieux à Dieu, à l'ordre de sa providence, à sa justice & à sa sagesse infinie ? Il est impossible que l'amour de Dieu subsiste dans un cœur avec des dispositions si contraires à ses intérêts & à sa gloire.

Qu'est-ce que l'Envie a d'opposé à l'amour que l'on doit au prochain ?

1°. On doit aimer le prochain comme soi-même, & l'Envie voudroit tout avoir & tout ôter au prochain.

2°. L'amour a compassion de lui, il lui procure les mêmes soulagemens & les mêmes assistances qu'il désireroit pour soi ; l'Envie est inhumaine ;

& sans sentiment de compassion ; elle est la meurtriere du prochain ; elle a fait mourir Abel, vendre Joseph, crucifié le Sauveur du monde.

Qu'a-t'elle de contraire à l'amour que l'on doit à soi-même ?

1°. Celui qui porte envie aux autres, ne leur peut nuire, s'ils ne veulent, & il se nuit beaucoup à soi-même : en voulant les perdre il se tue le premier ; il donne la mort à son ame par sa malignité.

2°. Sans en devenir plus riche ni plus avancé, il se tourmente inutilement par mille chagrins & par mille vaines inquiétudes.

3°. Lorsque l'on aime les dons de Dieu & la vertu dans les autres, on mérite, par cette union de cœur & de sentimens d'avoir part à leurs bonnes œuvres, à leurs graces, à leurs récompenses. Une ame envieuse & maligne se rend indigne de cet avantage de la Communion des Saints, se prive de la part qu'elle pourroit y prétendre, & se réduit à la derniere pauvreté, elle renonce par-là à ses propres graces & à celles des autres. Etre donc possedé de cette passion, c'est être ennemi de Dieu, du prochain, & de soi-même.

ARTICLE II.

Second caractere opposé à la Charité.

LA TEMERITE' & la PRECIPITATION.

POurquoi l'Apôtre dit-il que la Charité n'est point Téméraire & Précipitée?

Parce que n'aimant que Dieu, elle ne s'attache dans toute sa conduite qu'à son ordre & à sa volonté, n'entreprenant rien de conséquence sans l'avoir consulté, qu'après de sérieuses réflexions sur ses propres forces, & sur les circonstances & les suites d'un engagement; sans implorer les lumieres du S. Esprit; sans attirer le secours de Dieu par la priere. Retenant cette activité humaine qui emporte ceux qui ne suivent que la passion, l'intérêt & le caprice, elle attend les momens de Dieu en paix, ne se proposant que sa gloire & ses intérêts; elle agit avec non moins de défiance de ses propres lumieres, & de sa foiblesse, que de confiance en Dieu. Rien de plus éloigné de toute témérité, & de toute précipitation que cette conduite; rien de plus sage & de plus mesuré.

D'où viennent la témérité & la précipitation.

Elles viennent de la conduite de l'esit humain, qui ne consultant que n amour propre & sa passion, agit ns lumieres, sans conseil & au hazrd : Elles viennent de la présomion de l'homme qui se croit capae de tout ; qui ne s'appuie que sur n habileté, & sur ses propres forces, i ne fonde ses prétentions & ses ojets que sur une vie qui s'écoule in moment à l'autre, & qui lui éappe par mille accidens, sans qu'il isse l'arrêter. N'est-ce pas la plus ande des témérités de compter sur un enir qui ne dépend point de nous ; des fortunes que Dieu tient en sa in, qu'il peut dissiper, & qu'il dissipe ivent par un petit soufle, lorsqu'on attend le moins ; sur un crédit & pouvoir qu'une fantaisie renverse un moment : La Charité au contraine compte que sur la sagesse infinie Dieu, & sur son bras tout-puissant.

e moïen de ne point agir avec témériḗ avec précipitation?

C'est 1°. de moderer de bonne heues passions, de retenir comme aun frein cette ardeur de l'esprit pousse aveuglement à tout dire à tout faire sans mesure & sans caution.

2°. De s'entretenir dans des sentimens humbles de soi-même, & se bien convaincre de son peu de lumieres & de forces.

3°. De prendre toujours du tems pour penser sérieusement à ce que l'on doit dire, & à ce que l'on doit faire dans les choses de conséquence, péser tout dans la balance de la droite raison & de la foi. Avant que de bâtir
Luc. 14. la tour, il faut supputer à loisir si l'on est en état d'en faire la dépense.

4°. D'emprunter les lumieres des autres, & de prendre conseil d'un homme éclairé, prudent, désinteressé, charitable.

5°. D'avoir recours à Dieu & de le consulter intérieurement avant que de rien faire, pour obtenir ses lumieres & sa grace. Il ne faut suivre que lui seul; sa volonté & sa Loi sont la regle souveraine de toutes nos actions. N'y auroit-il que lui que l'on ne consulteroit point?

6°. De se rendre sage aux dépens des autres, en considérant les suites fâcheuses de la conduite de ceux qui vivent, qui parlent, & qui agissent au hazard, qui jugent de tout sur des regles de fantaisie; qui n'ont point d'autre loi que leur propre volonté. Rien n'est

'eſt plus inégal, plus inconſtant, lus bizarre.

Expliquez-moi comment la charité 'agit ni mal à propos, ni avec témerité l'égard de Dieu.

Comment elle ſçait que Dieu eſt dans : Ciel & ſur la terre, elle révere :ofondément ſes ordres, ſes loix, ı conduite; elle ſe tient devant lui ans une grande reſerve; elle ne par- : & n'agit pas ſans avoir tout peſé ı poids du ſanctuaire, parce qu'elle :ait qu'il eſt préſent à tout, & que eſt lui qui gouverne tout; & qu'a- ir ſans lui & le prévenir, c'eſt s'ex- ɔſer à ſortir de ſon ordre, & de ſa :pendance. Mais auſſi lors qu'il ſe éclare, elle obéït ſans différer d'un oment, & elle lui ſacrifie tout. Ecclef. 5.

Et à l'égard de ſoi-même.

La Charité fait qu'un chrétien con- lerant ſon ame comme l'image de ieu, comme une perle rachetée du ıng de J. C. comme le vaſe qui ren- rme les tréſors de la grâce, mais un ıſe très-fragile: il la conſerve avec ute ſorte de précaution; il craint us de la perdre que tout le monde ıtier; il veille attentivement ſur ſes ouvemens & ſes penſées, de peur ıe venant à faire un faux pas, dans

la voie du ciel, elle ne se heurte contre quelque écueil, ne fasse un funeste naufrage, ne perde toutes les richesses du ciel, & ne perisse elle-même sans ressource. C'est dans cette vue qu'il se refuse une infinité de choses, qu'il se fait une violence continuelle, & qu'il ne se permet d'agir qu'avec une extrême circonspection.

Et à l'égard du prochain.

La Charité considerant le prochain comme l'ouvrage de Dieu comme un membre de de J. C. comme un temple du S. Esprit, elle le respecte & l'honore; elle le ménage avec une condescendance raisonnable & éclairée; elle lui donne des conseils sages & chrétiens: & comme elle ne s'engage point elle-même avec ceux qui pourroient l'entraîner dans des mauvais pas; & l'embarrasser dans des affaires douteuses ou dangereuses, elle prend garde de même à n'y pas engager les autres; à ne pas leur faire faire de fausses démarches; elle évite de leur donner des avis précipités; de les mettre en mouvemens mal à propos, & de leur donner occasion de chûte & de scandale.

Le texte de l'Ecriture que l'on vient d'expliquer, ne souffre-t'il pas encore plusieurs autres sens?

Ces paroles, *non agit perperam*, selon le Grec, & selon le Latin, peuvent encore signifier, que la charité ne se vante jamais, qu'elle n'est ni insolente, ni séditieuse, ni legere & inconstante, ni curieuse.

Faites voir comment toutes ces mauvaises qualités sont indignes de la charité.

1°. Celui dont la charité forme les sentimens, est trop humble & trop modeste, pour se vanter jamais, pour s'élever sur qui que ce soit avec des airs insolens & méprisans. Il sçait que Dieu est tout, & que lui n'est rien : & il est pénétré de cette pensée; plein d'estime pour son prochain, il les respecte : mais il n'a pour soi-même que du mépris.

2°. Les pensées que la charité inspire, sont des pensées de paix, d'union & de concorde. Quoi de plus éloigné de l'esprit de révolte & de sédition ? Celui qui aime Dieu sincerement voudroit ramener tous les hommes à la vérité & à la justice. Or la vérité & la justice n'ont jamais porté à la sédition ni à la revolte; au contraire on ne s'emporte en ces excès qu'après les avoir foulées aux pieds. Ce seroit quelque chose de beau, qu'une Repu-

blique qui n'auroit point d'autre Roi que la vérité ; dont chacun des membres n'aimeroit que Dieu, & ne porteroit tous les autres qu'à l aimer, & à lui rendre ce qui lui est dû. Mais où la peut-on trouver cette Republique, que dans le Ciel, où la charité regne sur tous les esprits ?

3°. La charité pourroit-elle avoir quelque chose de la legereté & de l'inconstance des passions, elle qui n'attache le cœur qu'à un objet immuable & éternel ; elle qui doit demeurer éternellement ; elle qui éleve les cœurs qu'elle possede, au dessus de tous les changemens & de toutes les révolutions pour les réunir dans celui qui ne passe point avec le tems.

4° Lorsque la charité conduit tous les désirs de l'homme, content & tranquille il se possede lui-même, & possedant Dieu, il ne peut plus rien desirer que ce qui le conduit à ce bien suprême, à cette vérité éternelle. Quelle place pourroient trouver dans son cœur les desirs inquiets d'une vaine curiosité qui court perpetuellement après mille connoissances inutiles, ou dangereuses, qui veut toujours pénétrer dans les secrets des autres, qui ne s'occupe que de ce qui ne la regar-

de pas, sans se borner jamais à ce qui est dans l'ordre de ses devoirs,

D'où viennent tous ces défauts ?

Ils ne peuvent venir que de cet amour propre qui est une source inépuisable de vanité, de fierté, de troubles, de legereté, d'inquietudes. L'amour propre court après une infinité d'objets différens, propres à soulever toutes les passions, au lieu que la Charité n'a qu'un seul objet & un seul désir, où elle rapporte tous ses mouvemens & ses actions, être tout à Dieu, y entraîner tous ceux qu'elle peut, pleurer ceux qu'elle ne peut déprendre des niaiseries du monde, c'est toute son occupation, c'est tout son but, c'est son unique affaire.

Les paroles de l'Apôtre ne signifient-elles pas que la charité ne fait rien mal à propos ?

C'est le sens du Latin qui renferme tous les autres ; ce qui veut dire qu'elle est une source de sagesse, que tout ce qu'elle inspire est dans l'ordre, que toute sa conduite est rangée : que si son zèle la transporte, lorsqu'il s'agit des intérêts de Dieu, il ne l'emporte jamais au-delà des bornes de la justice, de l'équité, de la vérité, parce qu'il est selon la science. Egale-

ment ennemie de l'indolence & des mouvemens outrés, elle remplit ses devoirs avec une exactitude févere, sans passer les bornes, elle place chaque chose en son lieu, en son tems, dans ses justes circonstances.

ARTICLE III.

Troisiéme caractère opposé à la Charité. L'ORGUEIL.

Q U'enseigne l'Apôtre par ces paroles : La Charité ne s'enfle point d'orgueil.

Il veut dire que la Charité ne pouvant estimer que Dieu, ni chercher que sa gloire : elle ne regarde celle du monde qui enfle le cœur, que comme une vaine fumée qui se dissipe à mesure qu'elle s'enfle & qu'elle s'éleve : que l'homme qui en est possedé, se comparant à Dieu, y trouve tant de grandeur, de puissance & de sainteté, & en soi tant de bassesse, de foiblesse & de corruption, qu'il est forcé de reconnoître qu'il n'est digne que de mépris & d'opprobre.

Pourquoi S. Paul se sert-il de cette expression figurée, qu'elle ne s'enfle point ?

Parceque comme l'hydropisie cause l'enflure, en remplissant le corps d'eaux âcres qui étouffent la nature, l'orgueil de même grossit & enfle le cœur

le la bonne opinion de lui-même lont il le remplit, lui faisant aimer à e produire, à exceller, à s'élever au lessus de ce qu'il est. C'est ce qui fait que chacun se peint à ses propres yeux ivec toutes les qualités de corps & l'esprit les plus avantageuses, excluant le ce portrait tout ce qui pourroit le abaisser, & le chargeant de tout ce qu'il s'imagine voir au dedans & au lehors de lui de plus propre à flater a vanité. Il le porte partout, il ne se voit que par-là, & il tâche de ne se aisser voir aux hommes que dans ce tableau qu'il expose à leurs yeux; trop ingénieux à cacher tout le reste à soi-même & aux autres. Toute la vie se passe à y ajouter de nouveaux traits; on rapporte tout ce que l'on fait; on y fait tout entrer, connoissances, talens, vertus, crédit, pouvoir, richesses, équipages. Rien de plus commun que cette hydropisie spirituelle : & rien de si rare, qu'une charité humble, qui ne tende qu'à se faire oublier, & à s'effacer aux yeux des hommes.

Que fait la Charité pour remedier à une maladie si dangereuse & si contagieuse ?

1°. Par rapport aux sentimens du cœur, elle fait rentrer l'homme dans

le néant qui lui convient comme créature & comme pécheur, lui remettant sans cesse devant les yeux que Dieu est tout, & que lui n'est rien; que Dieu est la sainteté même, & que lui n'est que corruption; que tout le mal vient de lui, & tout le bien de Dieu? que sa misere est si extrême, que sans Jesus-Christ il ne peut pas même former une pensée ni un désir salutaire. Elle lui fait son vrai portrait, & celui de Dieu; l'un pour l'humilier, & l'autre pour lui inspirer l'amour & la reconnoissance qu'il doit à l'Auteur de tout ce qu'il a de bon.

2°. Elle lui donne une haute idée de l'humilité d'un Dieu devenu homme, revêtu de la forme d'un serviteur, anéanti pour nous servir de modéle; pour nous apprendre cette vertu par un si grand exemple; pour nous la meriter par ses abaissemens; pour nous l'imprimer dans le cœur par sa grace. Elle lui fait comprendre que toute l'œconomie de l'Incarnation du Fils de Dieu, & toute sa religion ne tendent qu'à humilier l'homme, qu'il ne peut recevoir la foi & la vérité de l'Evangile que par de bas & d'humbles sentimens de lui-même, que l'on n'est disciple de Jesus-Christ, qu'on ne l'imite, que l'on n'est chrétien que

ar une humilité sincere, que l'on
'a de grandeur aux yeux de Dieu,
i de vrai mérite, qu'autant que l'on
'abaisse soi-même pour s'assujettir
ses ordres, & dépendre de sa gra-
e en toutes choses ; en un mot que
humilité chrétienne est le fonde-
ent de toute la piété, & que sans
lle tout tombe, tout perit.

3°. Elle lui fait recevoir avec a-
our tout ce qui le rabaisse & l'obs-
urcit ; elle le rend docile aux aver-
issemens, & aux réprehensions cha-
tables, elle le porte à souffrir de bon
œur qu'on le couvre d'injures & de
eproches, à l'exemple de son divin
aître : & en toutes ces rencontres
le lui fait supprimer tout ressenti-
ent, toute plainte & tout murmure.

4°. S'il est favorisé des graces de
ieu, elle lui inspire de lui en ren-
oïer toute la gloire, de se confon-
e lui-même dans la vue de sa mise-
; de les cacher autant qu'il peut de
ur de la vanité ; de s'en estimer in-
gne, de craindre toujours de n'en
s faire un bon usage, & de n'y pas
pondre, de peur qu'une trop grande
surance ne le rende présomptueux
que sa présomption ne lui enleve
s trésors qui ne lui sont que confiés,

& qu'on ne lui met entre les mains, que par pure misericorde & à condition d'en rendre un compte exact.

5°. S'il possede les grandeurs de la terre, ou quelque chose de ce qui flaté la vanité des hommes, lui en donnant du mépris ; elle lui fait sentir qu'il en doit avoir plus de honte que de vanité ; elle lui fait regarder tout cela comme un état d'oposition à J. C. & par cette raison, comme un grand obstacle au salut ; elle lui fait comprendre combien ce qui paroît grand aux yeux des hommes, est souvent abominable devant Dieu, & combien est basse & méprisable une ame qui quitte Dieu pour des biens si vils & si dignes de tout mépris.

Que fait la charité par raport aux paroles pour remedier à cette maladie de l'ame ?

Comme l'orgueil du cœur se répand sur les paroles, la charité réforme la langue & les discours sur ces sentimens : elle apprend à l'homme,

1°. A ne point parler avantageusement de soi, de sa naissance, de ses talens, de ses bonnes œuvres, de ses biens, ni de tout ce qui peut lui attirer l'estime& les louanges des hommes.

2°. A ne pas même dire du mal de soi-même pour paroître humble, par

une vanité beaucoup plus subtile, & plus dangereuse : mais à le faire si cela est à propos, dans la sincerité de son cœur en parlant de soi ingenuement selon qu'on en pense. Quoique souvent il soit plus sûr de n'en point parler du tout, si non lorsqu'on est repris ou accusé, & qu'il est nécessaire pour l'édification que l'on se reconnoisse coupable devant les hommes : car aux yeux de Dieu, on doit toujours se condamner lorsqu'on l'est.

3°. A ne parler s'il le faut des graces reçues, ou de ses bonnes œuvres qu'avec crainte, dans un esprit d'anéantissement en la présence de celui qui est le principe de tout bien, toujours avec beaucoup de réserve & de modestie, lors même qu'il y a une véritable nécessité de le faire.

4°. A ne jamais parler d'un air de hauteur, de suffisance, de grandeur, à ne point traiter les autres, quelque petits qu'ils soient, d'une maniere imperieuse : en un mot, à ne rien affecter dans ses entretiens qui porte un caractère d'orgueil, ou de présomption ; rien qui mal édifie les ames vraiment humbles & modestes.

Que fait la charité par rapport aux actions & à l'exterieur, pour remedier à l'orgueil ?

Comme un si grand mal se répand sur l'homme tout entier, la Charité aussi redresse sur ces mêmes principes, toutes les actions & tout l'exterieur de l'homme. Animée par tout du même esprit, elle se répand sur toute la conduite & sur toutes les choses dont on est le maître.

1°. Elle n'est pas ennemie de la bienséance de l'état & de la condition, lorsqu'elle est legitime & dans l'ordre de Dieu, & que l'on n'y est point parvenu par violence ni par injustice : mais elle inspire toujours de se vêtir, & de se meubler dans les regles de la simplicité & de la modestie, dans toute la conformité à Jesus-Christ pauvre & humilié, que le bon ordre peut permettre. Elle aime à porter sur soi & autour de soi les marques de la honte due au péché, & les caractères de ce divin Sauveur qui a bien voulu les prendre lui-même pour le détruire. C'est ce qui fait qu'elle évite autant qu'elle peut les grands équipages, les appareils magnifiques, & généralement tout ce qui a l'air des pompes de Satan, à quoi un Chrétien a renoncé dans son Batême : & dans un rang élevé, à l'exemple d'Esther & de Judith, elle

ne souffre tout cela que malgré soi, par nécessité, par condescendance; jamais elle ne s'y porte par inclination; elle n'en a que de l'éloignement, & elle le quitte si tôt qu'il n'y a plus de necessité qui l'y oblige. 2°. Elle s'accommode à ce qui est de plus bas, conversant plus volontiers avec les pauvres, & avec les petits, qu'avec les grands & les riches, sans se prévaloir des marques de distinction que la condition lui donne, si ce n'est pour autoriser la vérité, la justice, & l'innocence. Tout ce qui éleve, la géne, lui déplaît, la fait gémir. 3°. Elle fuit les occasions de recevoir les louanges & les marques d'estime qui lui sont dues; & elle rejette avec horreur celles qu'elle ne merite point. Par tout où il n'y a que du mépris & de l'humiliation à attendre, elle s'y trouve avec plaisir, persuadée que rien n'est plus juste que de faire porter au pécheur la peine & la confusion de son péché, & que rien ne seroit plus injuste que de vouloir se maintenir dans la possession d'un honneur dont on est déchu par son orgueil.

nation la marque superbe de ma gloire, & je la déteste comme un linge souillé & qui fait horreur: & je ne la porte point dans les jours de mon silence. *Esther.* 14. *V. Judith.* 8. 9. 10.

Quel est le sens de ses paroles, la Charité ne s'enfle point d'orgueil, par rapport à Dieu?

Cela veut dire que la charité ne s'attribue jamais ce qu'elle a reçu de Dieu, en vivant dans l'indépendance de sa conduite & de sa grace, en s'élevant contre ses Loix contre la vérité, contre la justice, en murmurant contre la séverité de ses Jugemens, en voulant rejetter sur lui ses propres péchés, comme s'il ne donnoit pas les moïens de les éviter.

Et par rapport à soi-même?

Cela veut dire qu'elle ne se plaît point dans sa propre vertu, son esprit, sa science, ses talens, sa force, son pouvoir, sa beauté, comme si tout cela étoit à elle; qu'elle ne s'élevera point de ses propres mérites, mais qu'elle s'en glorifie uniquement en Dieu, sçachant que le vase qui porte ses trésors est fragile, & que s'il vient à se briser, tout est perdu.

Et par rapport au prochain?

Cela veut dire, que n'ouvrant les yeux que sur le bien qui est dans le prochain, elle n'en a point moins d'estime que de mépris pour soi-même: & si elle ne peut se cacher le mal qui y est, elle fait que l'on craint avec fondement qu'il n'y en ait beaucoup plus en soi-même, & que Dieu & même les hommes n'y voient ce

qu'un amour propre aveugle empêhe d'y découvrir ; elle ne voit le nal du prochain, qu'avec des yeux e compassion pour lui, & de craine pour soi, sçachant que l'homme le lus saint & le plus ferme peut à haque moment tomber & se briser. ien éloignée de mépriser les paures, les miserables, les simples, les gnorans, c'est par là qu'elle les croit lus dignes de son application & de :s soins, c'est ce qui fait son plus rand honneur & son plus grand iérite. Elle envie leur état, parce u'il approche plus de celui de Je-:s-Christ, qu'il leur donne une pla-: plus honorable dans son corps, u'il leur procure une meilleure poron dans son héritage.

ARTICLE IV.

Quatriéme caractère opposé à la Charité.

L'AMBITION.

Que signifient ces paroles, la Charité n'est point ambitieuse ?

L'ambition est un désir déreglé de voir élevé au dessus de ce que l'on t, aux honneurs, dignités, emplois latans, à une haute fortune : C'est le passion de commander & de do-

miner, d'avoir des premieres places dans le monde, dans l'Eglise, & dans la Religion. C'est là le vrai caractère de l'amour propre : la charité n'a pour tout cela que du mépris. Pleine de l'idée des grandeurs éternelles, à quoi elle aspire avec une sainte ardeur, elle ne voit que néant & que bassesse dans tout cet éclat : Dieu seul est grand à ses yeux, auprès de la Majesté de cet Etre suprême, tout le reste ne lui paroît que fumée & que vanité. Elle sçait que le seul moïen de devenir grand, est d'aimer à paroître petit sur la terre, à y occuper
Matth. la derniere place, à s'anéantir à ses
18. & propres yeux, & à ceux des hommes.
23. Luc 18. Elle sçait que ceux qui veulent s'élever en ce monde, se creusent à eux-mêmes des abîmes, où ils ne peuvent éviter de tomber tôt ou tard.

Donnez-en des exemples.

Les Ecritures en sont pleines, aussi-bien que l'Histoire de tous les siécles : mais ceux de l'Ange Apostat, & du premier Homme suffiront. Cet Ange superbe voulant se rendre semblable au Très-haut, est devenu la plus malheureuse des créatures, un Démon, un Satan, le Prince de tous les méchans, & de tous les réprou-

vés. L'homme avoit été créé dans l'honneur & dans la gloire, il a desiré par son ambition d'être comme un Dieu, & par là il est devenu semblable aux brutes & aux animaux sans raison. C'est une loi inviolable : Quiconque s'éleve, sera rabaissé à proportion. Le Fils de Dieu est venu sur la terre, comme dit la sainte Vierge, dissiper par la force de son bras, ceux qui s'élevoient d'orgueil dans les pensées de leur cœur ; arracher les grands de leurs trônes : & élever les petits & les humbles. Il n'a été élevé lui-même à une souveraine grandeur, qu'après ses abaissemens pleins d'ignominie. *Luc 1.* *Philip. 2.*

Quels sont donc les sentimens que la Charité inspire à ceux qu'elle anime ?

Comme elle n'estime, n'honore, & n'aime que Dieu, elle veut que tout serve à sa gloire, que l'homme, qui n'est que péché dès le sein de sa mere, se confonde à la vue de la grandeur & de la sainteté de Dieu : qu'il foule aux pieds toute la gloire du monde, qui n'est qu'une ombre, & dont il s'est même rendu indigne par son péché ; qu'il se dégrade lui-même par un abaissement profond ; ou plutôt qu'il reconnoisse humblement que son péché l'a dégradé ; & qu'il se met-

te volontairement à la place qu'il a meritée, qui eſt la derniere de toutes ; en ſe regardant ſerieuſement & dans la ſincerité de ſon cœur comme le dernier des hommes. Jeſus-Chriſt même n'a pas dédaigné de prendre cette qualité dans un de ſes Prophètes.

Iſaïe. 53

Comment ceux qui ſon nés dans la grandeur ou avec des qualités qui leur donnent de la diſtinction, peuvent-ils ſe mettre à la derniere place ?

Rien n'eſt plus ingénieux que la charité : elle ſçait parfaitement l'art d'humilier l'homme ſans baſſeſſe. Si elle remue le cœur, elle ſçaura bien le mettre à la derniere place, en lui inſpirant de bas ſentimens de lui-même, en lui remettant ſans ceſſe devant les yeux la corruption qui eſt née avec lui. Elle lui fait ſentir que s'il eſt né dans la grandeur il eſt en même-tems né coupable, & digne de l'enfer ; que s'il eſt grand par ſon rang, ou diſtingué par ſes qualités d'eſprit, il n'en eſt que plus grand pécheur, & un coupable plus diſtingué entre tous les autres, s'il n'eſtime infiniment plus que tout cela l'honneur qu'il a d'appartenir à J. C. & d'être enfant de Dieu ; parce que les grandeurs de la terre, ſont de grands inſtrumens de

péché, quand on n'en use pas chrétiennement. En un mot elle lui fait dire avec le Roi Prophète, j'ai choisi d'être plûtôt des derniers dans la maison de mon Dieu, que d'habiter dans les palais des pécheurs: & elle lui apprend avec un grand Saint, que servir Dieu avec humilité c'est regner. *Ps.* *S. Paulin.*

La Charité porte-t'elle toujours à se mettre à la derniere place, dans le monde ou dans l'Eglise?

Elle ne manque jamais d'en mettre dans le cœur un desir sincere: & on peut dire que de n'être pas dans la disposition interieure de l'accepter, lorsque l'ordre de Dieu y réduit, c'est être dans un état opposé à la charité. Mais pour ce qui est de choisir réellement la derniere place, elle n'y oblige pas toujours. La charité n'aime que la volonté de Dieu: Si sa volonté est que l'on tienne la derniere place, elle y prépare; elle inspire même d'aller au devant: si sa volonté au contraire est que quelqu'un tienne un rang honorable, elle lui en donne le l'éloignement par les sentimens d'une humilité sincere. Mais lorsque l'ordre de Dieu est bien marqué, elle veut que l'on obéisse, sans permettre néanmoins qu'on s'y porte jamais par

inclination : En un mot la charité veut que l'on soit soumis à Dieu, soit qu'il abaisse, ou qu'il éleve : mais son penchant tend toujours en bas, & elle craint autant de se voir élevée, que les ambitieux d'être rabaissés.

Les paroles de l'Apôtre que vous venez d'expliquer ne se prennent-elles pas encore en un autre sens ?

S. Chrysostôme, & les autres Peres Grecs les expliquent ainsi : La Charité n'est point dédaigneuse, elle ne croit rien de vil, ni au dessous d'elle pour servir ceux qu'elle aime, elle ne croit pas qu'il y ait rien de bas ni de méprisable à servir les pauvres, elle n'estime point indigne d'elle de donner ses soins & son application aux personnes les plus miserables, les emplois les plus abandonnés, & les plus abjets, les plus basses fonctions au service de Dieu & de ceux qui sont à lui, n'ont rien de rebutant pour elle ; son inclination l'y porte, & si l'ordre des superieurs, si quelque disposition de la Providence, & même si quelque disgrace, violence, injustice l'y réduisent, elle les accepte avec plaisir ; jamais elle ne se plaint qu'on la traite avec indignité, qu'on lui préfere des personnes sans rang & sans dis-

nction, qu'on n'a pas d'égard à son
iérite, qu'on la néglige, qu'on lui
iit injure. Jamais aussi elle ne fait
ien d'indécent, ou qui la deshonore
evant Dieu; mais qu'on la méprise,
u'on la charge d'opprobres, qu'on
ı rabaisse jusqu'à la poussiere, elle ne
ent point cela à deshonneur; pourvû
u'on ne se l'attire point par sa fau-
:: elle fait gloire au contraire de le
ouffrir pour la fidelité qu'elle doit à
)ieu, & pour le service du prochain.

*N'y a t'il pas quelque chose dont la
'harité se croit déshonorée & qu'elle
ltime indigne de soi?*

Oui sans doute, il y a plusieurs cho-
:s dont la charité rougit, & qui lui
aroissent indignes d'une ame qui est
Dieu: Tout ce qui tient de la basses-
: d'esprit, de la flaterie, de l'intérêt;
es manieres rampantes, lorsque l'on
st près des riches & des grands, tout
e qui déplaît à Dieu, lui paroît in-
'igne d'elle. Enfin la seule chose dont
lle se croit déshonorée, c'est le pé-
hé, & tout ce qui y conduit, c'est la
eule chose qu'elle fuit avec horreur,
uand il seroit revêtu de toutes les
narques d'honneur, qu'il se feroit
ivec tout l'éclat & la pompe qui peu-
ent en changer la face aux yeux des

hommes, qu'il passeroit, comme il arrive souvent, pour une vertu heroïque : la charité à travers ces voiles trompeurs, en sent toute la laideur & la difformité.

Ce sens que vous donnez aux paroles de S. Paul, est-il bien différent de l'autre ?

Il y revient cependant, & il n'en est qu'une conséquence. Car où il n'y a point d'ambition, il y a de l'humilité, & lorsqu'on est humble, on n'estime jamais au dessous de soi ce qui paroît bas ; on ne dédaigne & on ne méprise point les petits, ni les emplois obscurs & abjets, pourvû qu'ils soient dans l'ordre de Dieu.

Quels fruits doit-on tirer de ces grandes vérités ?

On en doit apprendre 1°. A ne jamais demander ou faire demander pour soi, ni pour ses proches, des emplois honorables, ou éclatans, dans l'Etat, dans l'Eglise, ni dans sa Communauté, à retrancher de son cœur tout desir d'élevation, à ne point affecter de prééminences & des distinctions que le rang ne donne pas, à user même avec beaucoup de moderation, & comme si l'on n'en usoit pas, des plus justes & des plus dues, à ne se servir jamais de son pouvoir & de son

ıtorité que pour réprimer les méchans; pour leur ôter les moïens de ıal faire, & pour faire rendre à Dieu honneur & l'obéïssance qu'on lui doit.

2°. On en doit apprendre à être fort conspect, même à demander des nplois & des fonctions basses & éprisables; sur tout si elles sont exoıtées à la vûe du public, crainte que ɔulant d'une part fuir l'ambition, on tombe dans la vanité qui peut se isser dans le cœurs en les exerçant.

Comment doit-on entendre par rapport à Dieu, que la charité n'est ni nbitieuse ni dédaigneuse?

C'est que jamais la charité n'usurles droits de Dieu, ni son autori, ni sa gloire; que jamais elle ne çoit d'une autre main que de la ınne les dignités que lui seul don légitimement, & n'y entre par ıe autre porte que sa vocation. En ı mot elle est toujours prête à s'amer dans son néant, pour suivre s ordres & ses volontés.

Par rapport à soi-même.

C'est qu'elle retient cette pente qui ɔrte toujours l'homme à s'élever ı dessus de sa condition & au dessus de ses dons, de ses lumieres & sa capacité, & lui inspire l'amour

de l'humiliation & des abaissemens.

Et par rapport au prochain.

C'est que jamais elle ne prend sur lui cet air de domination qui tend toujours à s'asservir les autres ; qu'elle n'affecte point d'exceller au dessus de lui ; qu'elle ne se préfere jamais à personne, & ne méprise qui que ce soit, qu'elle a plus de plaisir de voir les autres sur sa tête, que les ambitieux n'en ont de les voir à leurs pieds.

ARTICLE V.

Cinquiéme caractère opposé à la Charité.

L'INTEREST.

Que signifient ces paroles de l'Apôtre : La Charité ne cherche point ses propres intérêts ?

Le sens de ces paroles est que la charité n'aimant que Dieu, ou que par rapport à Dieu, quoi qu'elle pense, qu'elle dise ; ou qu'elle fasse, elle n'a en vue que la gloire & les intérêts de Dieu, ne se propose que de lui plaire, & de faire sa volonté ; elle n'a point en vue à son service, ni au service du prochain, une récompense temporelle, un intérêt d'argent, d'honneur, de plaisir, sa propre satisfaction, ni ses commodités particulieres.

ieres. Elle ne permet point ces re-
ours sur soi, par où l'on se cherche
oi-même dans le bien que l'on fait ;
:lle ne se propose point d'autre fin
que Dieu, son propre salut & celui
lu prochain.

Comment la Charité pratique-t'elle le désinteressement ?

1°. Ne cherchant point d'autre ré-
compense que Dieu, elle renonce à
out ce qui en détourne ; elle mépri-
e tout ce qui n'y mene pas ; elle use
lu nécessaire comme n'en usant pas ;
:lle en use avec modération, sans pas-
sion, sans inquiétude ; elle veille avec
soin sur l'esprit intérieur qui fait a-
gir ; sur les vuës & les intentions que
l'on se propose, afin de ne rien faire
pour la créature : & lorsqu'elle dé-
couvre quelques mouvemens secrets
qui ne vont pas droit à Dieu, quelque
publicité de cœur, elle en gémit, el-
le la combat, elle la désavoue.

2°. Ce que la Charité aime dans le
prochain, ce n'est ni la beauté, ni les
biens, ni la faveur, ni les qualités de
corps ou d'esprit : Ce ne sont pas là
les attraits qui l'attachent aux hom-
mes ; elle n'y aime que Dieu, son ou-
vrage, ses dons, son ordre. Tout cela
ne lui tient lieu que de moïens dont

elle use pour arriver au bien souverain. Si elle a quelque chose à partager avec le prochain, elle est toujours portée d'elle-même à prendre pour soi ce qu'il y a de moindre, de plus pénible : & elle lui céde avec plaisir le meilleur, le plus honorable, le plus commode, autant que l'ordre & la loi de Dieu le peuvent permettre. En un mot elle préfere l'intérêt temporel du prochain, & beaucoup plus son intérêt éternel, à sa propre satisfaction & à son plaisir particulier.

3°. Elle ne cherche jamais à satisfaire l'humeur, le penchant de la nature ; elle sacrifie tout cela à la volonté de Dieu & à sa Loi.

4°. Dans le bien qu'elle fait au prochain, elle ne cherche pas la reconnoissance pour elle-même, ni l'approbation des hommes, elle ne donne point la préference aux uns, au préjudice des autres précisément parce qu'ils lui reviennent davantage ; qu'ils ont plus d'agrément ; qu'ils sçavent mieux flatter, & étaler leurs miseres ; ni parce qu'ils ont plus d'extérieur. Elle prend plaisir à assister ceux dont elle ne peut rien attendre, ni argent, ni gratitude, ni louanges, ni services ; ceux qui vont

us droit à Dieu, ceux qui lui sont us agréables par leur piété; ceux n qui la pauvreté de Jesus-Christ : sa simplicité sont plus sensibles, :ux dont le besoin est plus grand, u plus pressant; qui sont plus abandonnés, soit qu'on les connoisse ou on, qu'ils soient amis ou ennemis. 'outes ces personnes sont l'objet de :s soins le plus cher & le plus or-.inaire. Souvent elle donne la préference aux ennemis, aux étrangers, .ux personnes abandonnées; sur tout orsque quelque devoir plus important i'en empêche pas : parce que l'amour ›ropre en est moins content, que la :harité ne tend qu'à le faire mourir; x qu'elle ne se conduit que par de-'oir, & par amour de l'ordre.

En quoi précisément consiste le désin-'eressement de la Charité par rapport à Dieu?

En deux choses. 1°. A n'aimer que ui & tout le reste en lui & pour lui, x à bannir du cœur de l'homme tout lésir passionné, de ce qui n'est point Dieu, & qui n'y mene pas.

2°. A lui remettre tous ses intérêts temporels : à s'abandonner entiérement à sa providence, cherchant avant toutes choses son Roïaume &

ſa juſtice, en attendant de lui tout le reſte; à retenir dans les bornes de la raiſon & de la pieté la crainte naturelle de perdre ce que l'on a déja, ou de ne pas obtenir ce que l'on déſire; à rendre l'homme content dans tous les états où il ſe trouve dans l'ordre de Dieu; dans la ſanté ou dans la maladie, dans l'adverſité ou dans la proſpérité, dans la pauvreté ou dans les richeſſes, dans l'honneur ou dans l'ignominie; parce que tout vient de la main du Pere celeſte qui ne fait rien que pour le bien de ceux qui ſont à lui.

En quoi conſiſte-t'il par rapport à ſoi-même?

A ne chercher que ſon ſalut éternel & ſon avancement dans la voie de Dieu, & jamais à ſe ſatisfaire, & à ſe plaire en ſoi-même en quoi que ce ſoit.

En quoi conſiſte-t'il par rapport au prochain?

A n'aimer que ſon ame, à ne déſirer que ſon bonheur éternel & ſa ſanctification, à être toujours préparé à tout perdre pour le gagner à Dieu, ou pour ne pas être l'occaſion funeſte de ſa perte.

ARTICLE VI.

Sixiéme caractere opposé à la Charité

SE PIQUER ET S'AIGRIR.

QUel est le sens de ses paroles de l'Apôtre : La Charité ne se pique & ne s'aigrit point ?

Le sens de ces paroles est qu'un Chrétien qui ne consulte que la charité ne s'offense pas des mauvais traitemens qu'on lui fait; qu'il ne se laisse pas aisément aller à l'aigreur, à la colere, encore moins à la haine contre qui que ce soit, ni contre ceux qui le maltraitent, ni contre ceux qu'il est obligé de corriger, ni même contre aucune créature inanimée. Ou que si la foiblesse succombe quelquefois & que l'émotion s'excite, il ne s'y livre pas, mais tâche de se relever promptement, & de réparer par des marques de bonté & de douceur le mauvais exemple qu'il a donné, & de réformer par ses bons offices les plaïes que sa passion a pû faire dans l'esprit du prochain.

Comment la charité en use-t'elle envers les pauvres lorsqu'ils sont importuns, déraisonnables, méconnoissans, murmurateurs.

Eccli. 18. L'Insensé en ces rencontres, dit l'Ecriture, fait des reproches pleins d'aigreur : Mais la charité sçait que la douceur des paroles fait plus de bien aux pauvres que l'aumône même qu'on leur donne ; elle sçait que la misere des ames est encore plus grande que celle des corps ; que leur foiblesse a besoin d'être soutenue ; que la compassion & la part que l'on prend à leurs maux, les leur rend plus supportables ; que les reproches qu'on leur fait sont pour eux un surcroît de peines qui les accable ; que le chagrin & la misere qui les dévorent, sont déja un fardeau assez pésant ; qu'il en faut porter une partie, si on ne le prend pas pour soi tout entier. Touchée de ses raisons, la charité les traite toujours avec bonté & avec tendresse, comme une bonne mere ses chers enfans : & si elle se croit obligée de leur faire quelques reproches, elle les y prépare par ses manieres douces & affectives ; elle s'y prend avec toute la sagesse & la modération dont elle est capable, afin de leur donner l'amertume du remede.

Qu'est-ce qui fait que la charité est si éloignée de l'aigreur & de la colere ?

C'est son désinteressement: car on ne

s'aigrit & on ne s'offense, que parce qu'on se voit enlever ce que l'on aime avec passion, honneur, liberté, plaisirs, commodités & mille autres choses semblables qui sont les objets de la cupidité des hommes. Dégagée de toutes ces choses, la charité ne porte ses désirs & ses affections que vers le souverain bien qu'on ne peut lui enlever malgré elle. Qui seroit capable de l'aigrir, ou de la porter à la colere ? Elle ne perd rien de ses vrais biens, lorsqu'elle ne perd point son Dieu. Hé! qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ, dit saint Paul ? Je suis assuré, ajoute-t'il, que ni la vie, ni la mort, ni aucune créature ne nous pourra jamais séparer de l'amour de Dieu.

Mais si on lui ôte le nécessaire, ne se trouble-t'elle point ? Le trouble n'excite-t'il pas l'aigreur ?

La Charité n'empêche pas que l'on ne sente quelque trouble, & quelque chagrin; cela est attaché à la condition d'une vie sujette à tant de foiblesses. Elle fait seulement qu'on ne se livre pas au trouble & au chagrin; que l'on s'éleve tellement par une foi ferme & courageuse au-dessus des foiblesses, qu'elles ne vont ni à la

eut, elle ne connoît point d'autre ieté que celle-là, & elle ne croit ›onnes, que les œuvres qui se font lans son ordre. Ainsi quelque obsta-:le que l'on mette au bien qu'elle ait, on ne la fâche point. Persuadée que tout ce qui lui arrive, vient de la nain de Dieu, elle est toujours con-ente. Il ne veut pas sans doute que 'on fasse ce que l'on ne peut plus fai-e, si les obstacles sont invincibles; ;'ils arrivent sans notre faute, s'il ne lépend pas de nous de les lever. Cela suffit à une ame qui agit dans la vuë le Dieu, pour se calmer. Elle ne s'en prend point aux hommes : parce qu'ils ne sont que les instrumens dont Dieu se sert pour executer ses ordres.

Et si l'amour propre en murmure au dedans, que fait alors la Charité?

Elle lui impose silence, comme J. C. *Marc.* lorsqu'il dit à la mer: Tais-toi, cal- 4. me-toi. Elle a recours à J. C. par la priere du cœur. Il n'a pas moins de pouvoir sur les mouvemens de l'ame, que sur les tempêtes. Elle réveille sa foi & sa confiance : elle ouvre les yeux sur les Vérités du salut les plus propres à la soutenir contre cette foiblesse. Enfin elle croit qu'en ces rencontres murmurer, c'est résister à l'ordre de Dieu.

Et lorsqu'on est repris de ses fautes, que fait la Charité ?

Elle reçoit la correction avec docilité ; elle prend les reproches en bonne part ; elle ne s'excuse point ; elle ne justifie point les fautes, mais les avoue ingénuement ; elle s'en humilie & se condamne ; elle n'a que de la reconnoissance pour ceux qui ont la charité de la redresser ; elle n'approuve point que l'on examine, si c'est la passion ou la charité qui les fait agir ; si c'est avec aigreur, avec des manieres peu honnêtes, ou autrement. Quand cela seroit, elle ne considere que Dieu qui se sert du ministere des hommes, pour nous ouvrir les yeux sur nos défauts, & pour nous relever de nos chutes. Supposé qu'ils se trompent, ou même qu'aveuglés par la passion, ils nous accusent faussement, & avec malignité, la charité craint toujours qu'on n'ait donné lieu par sa faute à cette méprise, à cette malignité.

La Charité ne permet-elle point qu'on s'irrite contre soi-même, lorsque l'on fait des fautes ?

Comme elle n'est jamais indolente sur l'injure que le péché fait à Dieu, & les plaies qu'il fait aux ames, elle veut que l'on entre dans une sainte

colere contre soi-même, lorsque l'on a péché, que l'on en soit touché d'une douleur profonde: mais elle veut en même-tems que cette colere & cette douleur; soient sans aigreur, sans trouble, sans impatience, qu'elles tendent à détruire le péché, & à punir le pécheur, sans aller aux excès que les passions produisent d'ordinaire. Elle sçait que la colere de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu. L'espérance, la confiance en Dieu, le désir de satisfaire à sa justice, de se purifier, de rapprocher de sa bonté, retiennent ces mouvemens dans leurs justes bornes.

D'où vient donc que certaines ames, qui paroissent avoir beaucoup de charité, s'irritent si fort contre elles-mêmes; lorsqu'elles ont fait certaines fautes?

Si ces mouvemens sont violens, s'ils vont à des excès, ou s'ils viennent d'une conduite extraordinaire, ou d'une charite mêlée de beaucoup d'humain. L'amour propre est ennemi de ce qui le deshonnore; il se met peu en peine que l'on soit parfait, ou qu'on ne le soit pas; mais il veut avoir la réputation & les apparences, & il s'aigrit contre ce qui peut en effacer l'éclat.

Ne voit-on pas souvent les personnes spi-

rituelles s'aigrir contre les pécheurs ?

Il faut haïr les pécheurs, à l'exemple de David, d'une haine parfaite, il faut haïr le péché qui est l'ouvrage de l'homme, il faut le persécuter & l'exterminer autant que l'on peut : mais on doit aimer les hommes qui sont l'ouvrage de Dieu, & travailler à les retirer du péché qui les corrompt, & qui les perd ; ce qui se doit faire sans aigreur, & sans passion. Il est à craindre que ce zéle que l'on remarque dans quelques-uns ne soit moins un effet de charité que de jalousie, d'animosité, de bizarrerie, de mauvaise humeur. La Charité est ennemie du mal : mais elle est amie de la paix, elle est moderée, équitable,
Jacq. 3. pleine de miséricorde & de compassion. Où il y a de la jalousie & un esprit de contention, il y a du trouble, & toute sorte de mal. Quittez tous ses mouvemens de colere & de fureur, dit le Roi Prophète ; ne portez point envie à celui qui est heureux dans le monde ; à l'homme qui com-
Ps. 36. met l'injustice.

Quelle est la marque d'un zèle de charité & selon la science ?

C'est de commencer par exercer son zèle contre soi-même, contre ses propres

pres péchés, & de prendre ensuite des mesures de prudence pour corriger les autres, & les ramener à leur devoir. Mais la marque d'un faux zèle, d'un zèle d'orgueil, est lors qu'indulgent envers soi-même & ses amis particuliers, censeur rigoureux envers les autres, on fait soi-même, & on approuve dans les uns, ce que l'on condamne en d'autres.

D'où vient que des personnes de pieté s'élevent avec aigreur contre les moindres défauts des gens de bien?

Cela vient souvent d'une Charité encore foible & mêlée des passions peu mortifiées. On commence souvent par l'esprit, & on finit par la chair : c'est la Charité qui commence ; & l'humeur, l'amour propre, la prévention succedent & prennent la place ; la jalousie s'y mêle. La vertu des autres lui fait peur : elle cherche à se vanger du tort qu'elle s'imagine que sa réputation en souffre. Les personnes imparfaites sont charnelles, selon S. Paul ; la vertu des autres les blesse, parce qu'elles ont de l'orgueil & de la vanité, & elles ont de la peine à souffrir que d'autres soient en estime. Une vertu plus pure & plus éclatante fait remarquer leurs foiblesses. C'est

la source des jalousies, des divisions, des disputes qui naissent souvent entre les gens de biens. Les foibles apperçoivent les moindres taches dans ceux qui ont de la réputation, ils relevent tout ce qui leur échappe; ils ne leur pardonnent rien. Ils voient souvent ce qui ne fut jamais; & ils ne voient pas ce qui est visible à tous les autres. Et il est fort à craindre qu'enfin la Charité ne se retire & ne les livre à leurs passions.

Que fait la Charité lorsqu'elle vient à se ranimer, & à se fortifier dans ces ames imparfaites?

Condamnant tous les mouvemens d'un faux zèle, & en gémissant comme d'un défaut très-dangéreux, & qui peut aller facilement au crime, elle en arrête les saillies par les considérations les plus vives, & les plus propres à intéresser ces ames, par la crainte des suites qui en peuvent naître; elle leur fait voir par l'Ecriture, & par une infinité d'exemples funestes, combien ce zèle indiscret a causé de partialités & de schismes dans l'Eglise; que c'est une source de jugemens téméraires & de calomnies les plus noires

Quelles sont les considérations qu'elle

emploie pour retenir ces ames dans les bornes de la modération chrétienne, tant à l'égard de leurs propres défauts, que de ceux du prochain ?

Elle tache de les appliquer aux pensées suivantes, & de les bien convaincre des vérités qu'elles renferment.

1°. Etre homme & être sujet à faire des fautes, c'est la même chose dans l'état de la nature corrompue, où le péché d'Adam nous a réduits ; les plus avancés n'en sont pas exempts.

2°. L'état de grace le plus parfait n'éteint point en cette vie, la concupiscence, cette source de tous les péchés : & tout ce que l'on peut attendre d'une ame juste, est qu'elle ne tombe que dans les fautes legéres, des fautes de surprises, d'ignorance, & qu'elle les désavoue, & les efface par la pénitence si-tôt qu'elle s'en apperçoit. Au reste il n'est point de juste sur la terre qui ne puisse tomber dans les plus grands péchés : & personne ne doit compter sur sa vertu & sa fidélité passée, mais uniquement sur la miséricorde de Dieu.

3° Une partie de la vertu de cette vie, consiste à bien ménager ses chutes pour en profiter ; c'est ce que l'on

quand on en devient plus humble, plus pénétré de la crainte de Dieu, plus vigilant, plus précautionné, plus pénitent. En effet rien n'est plus humiliant pour une ame timorée qui sçait qu'elle est née pour le Ciel, que cette étrange foiblesse où elle se trouve à tout moment, souvent sur le bord du précipice, prête à tomber dans les péchés qu'elle craint davantage.

4°. La source de ses péchés est l'orgueil dont chacun sent au-dedans de soi, s'il se connoît bien, un fond inépuisable; plaie la plus profonde de toutes, la plus difficile à guérir, la premiere & la derniere de toutes celles que le péché a faites à notre ame, & que nous portons jusqu'au dernier soupir, sans sçavoir jamais avec certitude, à quel dégré cette passion maligne possede notre cœur.

5°. Cet orgueil produit dans l'homme une présomption & une vaine confiance en ses propres forces, qui l'éloigne des graces & des miséricordes de Dieu, dont on ne se rend digne qu'autant que pénétré du sentiment de sa propre foiblesse, on reconnoît avec humilité, que sans elle on ne peut rien, & qu'avec elle on peut tout.

6°. Le principal & le continuel

exercice d'un Chrétien doit être de combattre, d'affoiblir, de détruire un si grand ennemi : ce qui ne se fait que par la pratique constante & uniforme d'une sincere & profonde humilité de cœur ; humilité qui a la vertu de changer le poison en remede, & qui rend les fautes même quelquesfois plus utiles au salut que les vertus. Le péché en soi est toujours très pernicieux à l'homme & injurieux à Dieu : mais il est quelquesfois utile, ou même nécessaire à certaines ames de faire des fautes qui les humilient devant Dieu & devant les hommes ; qui les font rentrer en elles-mêmes ; qui leur ouvrent les yeux sur un orgueil habituel, dont elles ne s'appercevroient jamais sans cela, & qui les entretiendroit dans l'illusion jusqu'à la mort.

Ces fautes leur font sentir ce qu'elles ont été & ce qu'elles seroient toujours, si Dieu les abandonnoit à elles-mêmes. L'humilité venant à leur secours, elles les dédommage de leurs pertes ; elle les remplit de ferveur, de défiance d'elles-mêmes, de confiance en Dieu ; elles les rend attentives aux piéges des ennemis du salut ; elle leur fait voir leur néant,

& le fond de pauvreté qui est en elles. C'est ce qui leur fait concevoir une sainte aversion d'elles-mêmes ; ce qui leur fait sentir le besoin qu'elles ont de Dieu dans tous les momens ; ce qui fait qu'elles marchent couvertes de confusion ; qu'à l'exemple du publicain ne trouvant en soi que des péchés, elles n'osent pas lever les yeux au Ciel : & que comme S. Pierre, elles ne s'expriment que par leur douleur & leurs larmes.

2. Cor. 12. 7°. Il est plus salutaire aux Elus d'être sujets à certaines foiblesses, & à certains défauts que d'en être parfaitement guéris. C'est dans le sentiment que l'on en a, que la puissance de la grace se fait plus paroître, & lorsque l'on est foible de cette maniere, on peut dire avec saint Paul, que c'est alors que l'on est plus fort ; c'est en ce sens que l'Ecriture dit que Dieu tire la lumiere des ténebres, la douceur de l'amertume, & le bien du mal. C'est ainsi que de nos péchés, de nos tentations & de nos infirmités, la grace nous en fait des remedes, & que la maladie devient un commencement de guérison, en forçant l'ame d'avoir recours au Médecin Tout-Puissant.

Que doit-on conclure de ces vérités ?

Qu'une ame qui en eſt bien convaincue, ſera fort éloignée de tomber dans l'impatience & le chagrin lorſqu'elle fera des fautes ; & encore plus de s'élever d'orgueil & de préſomption, ou de concevoir la moindre aigreur contre les pécheurs, ou contre les gens de bien, lorſqu'ils font voir dans leur conduite quelques effets de la fragilité humaine ; une charité vraiment humble ne permet point cette délicateſſe, qui ne peut ſouffrir dans les autres ce qu'elle ſe pardonne ſi facilement à elle-même.

Puiſque nous parlons des défauts des gens de bien, voulez-vous bien me dire quels ſont ceux dont les ſuites ſont plus à craindre ?

Il en eſt de trois ſortes dont les ſuites ſont ordinairement plus funeſtes.

1°. Ceux qui viennent d'une négligence affectée ; ceux dont on n'eſt point touché, que l'on ne combat point, & dont on ne travaille point à ſe corriger.

2°. Les fautes ſpirituelles que l'on reconnoît difficilement, ou que l'on n'eſtime pas de conſéquence, dont

on ne se défait presque jamais, & dont on va même souvent jusqu'à faire des vertus.

3°. Les péchés d'autrui, soit ceux que l'on commet à l'égard du prochain, ou ceux du prochain dont on est la cause, & dont on est responsable devant Dieu, de quelque maniere que ce soit. La plupart de ceux qui font profession de piété, font peu d'état de ces péchés, & ils les remarquent rarement.

Que doit-on penser de ces trois sortes de défauts ?

Comme ils viennent moins de foiblesse, que d'une négligence volontaire & affectée, & de la malignité du cœur, ils demandent beaucoup plus d'attention & de vigilance; ils ont besoin de remedes plus forts, & d'une pénitence plus sérieuse, que les fruits de foiblesse, de surprise, & d'inadvertance. Ceux-là tiennent plus au cœur, naissent d'une cupidité plus enracinée & plus attachée, d'une volonté plus fixe & plus déterminée: au lieu que celles-ci, n'étant que des saillies de l'amour propre, qui échapent lorsqu'on est moins sur ses gardes, Dieu les pardonne plus facilement, lorsque s'en humiliant on re-

tourne promptement à lui par des sentimens de pénitence : que l'on veille plus exactement sur soi ; qu'on se rend plus attentif & plus docile aux mouvemens de l'esprit de Dieu ; qu'on s'en releve avec une résolution plus ferme d'être plus soigneux à l'avenir, & d'être plus fidelle à son devoir. Ainsi ces dernieres fautes n'empêchent point le progrès d'une ame Chrétienne : elle ne laisse pas d'avancer malgré ses foiblesses, & contre le sentiment qu'elle a d'elle-même : parce que Dieu couvrant sous le voile de ses défauts l'amour qu'il a pour elle, lui cache en même-tems ses vertus & ses bonnes dispositions ; au lieu que les premiers retardent beaucoup ceux qui marchent dans la voie de la pieté : & souvent même en font décheoir, sans que l'on s'en apperçoive.

Enseignez-moi quelque pratique pour conserver les sentimens de la charité, & me défendre de la tentation, de l'aigreur & de l'orgueil, à la vue des péchés des autres ?

A l'égard des pécheurs que l'on voit courir dans la voie de perdition, on peut se dire à soi-même ; malheur à toi, Corozain ! parce que si les villes de Sodome, & de Gomorre, si ces

qui l'on voit des défauts habituels ? Il est donc alors très-important de rappeller l'idée de leurs vertus, & de leurs bonnes œuvres, & de rentrer plus sérieusement au fond de son cœur, pour y considérer ses propres défauts : Afin que ne voïant en eux que le bien réel qui y est, & en soi que le mal qui n'est que trop réel, on puisse les regarder avec estime & avec amour, & se faire justice à soi-même en se confondant à la vue de sa propre corruption.

Donnez-moi quelques pratiques pour ne pas tomber dans un excès de chagrin, & dans l'aigreur contre moi-même à la vue de mes propres miseres.

S'il arrive que l'on tombe en quelque faute plus grande que de coutume, il faut 1°. Rentrer en soi-même, & s'y tenir calme, autant que l'on le peut, afin de repousser les attaques du démon, qui ne tend qu'à jetter le trouble dans une ame qui est tombée.

2°. Avouer sa faute de tout son cœur en la présence de Dieu, mais l'avouer avec douleur, avec confusion, avec humilité.

3°. Se convaincre intérieurement

d'un côté de sa foiblesse & de son impuissance, & de l'autre de la force & de la tirannie de ses habitudes & de ses passions, & de ce fond inépuisable de corruption que l'on porte par tout avec soi.

4°. Se tenir en silence, élever son cœur à Dieu, & sans parler lui dire dans une profonde humilité par ses gémissemens & par ses larmes : Voilà, Seigneur, ce que je suis, voilà de quoi je suis capable. Hé ! que ne ferois-je point, si vous me laissiez marcher dans les voies de mon cœur.

5°. Confesser que Dieu seul est notre force & notre salut, que lui seul peut nous rendre, & nous rend en effet victorieux de nous-mêmes, de la concupiscence, du monde, & du demon.

6°. S'imposer à soi-même quelque pénitence proportionnée à la faute ; en demander pardon à Dieu par une priere vive & ardente, & en faire sa confession lorsque l'occasion s'en présente, mais dans une disposition sincere de se corriger, & d'être plus fidelle à Dieu.

Pourquoi la Charité ne s'aigrit-elle jamais contre Dieu ?

Parce que parfaitement soumise à ses

ses Loix & à sa conduite sur les enfans des hommes, elle n'y trouve jamais à redire, qu'elle revére & adore ses Ordres quelques durs qu'ils paroissent à la nature; qu'elles les reçoit toujours avec amour quoiqu'il lui en coute.

Pourquoi ne s'aigrit-elle point contre soi-même?

Parce qu'elle fait que l'on possede son ame par la patience; que l'on jouit de la paix du cœur; que vivant, selon S. Paul, dans la crainte & le tremblement, à la vue des Jugemens de Dieu, on est toujours en sa presence dans un profond abbaissement.

Pourquoi ne s'aigrit-elle point contre le prochain?

Parceque ne faisant la guerre qu'aux vices, elle aime les personnes, & ne tend qu'à les retirer du précipice, & leur procurer un bonheur éternel.

ARTICLE VII.

Septiéme caractère opposé à la Charité.

PENSER AU MAL.

QUel est le sens de ses paroles: La Charité ne pense point de mal?

Elles peuvent avoir plusieurs sens

tous exactement vrais, le premier eſt que la Charité n'a point de mauvais ſoupçon du prochain.

Le 2. Qui eſt le plus naturel ſelon le texte original, eſt que la Charité ne compte pour rien le mal qu'on lui fait.

Le 3. Qu'elle ne ſouhaite, ou ne ſe porte jamais à faire du mal au prochain.

Le 4. Eſt qu'elle n'approuve, & ne ſouffre jamais volontairement aucune mauvaiſe penſée.

* *Expliquez-moi le premier ſens?*

La Charité aimant le prochain comme ſoi-même, elle eſt auſſi reſervée à penſer le mal du prochain, à en concevoir de mauvais ſoupçons, à en juger en mauvaiſe part qu'elle l'eſt à l'égard de ſoi-même. Elle lui rend toute la juſtice qu'elle ſouhaite qu'on lui rende à elle-même. Or perſonne ne veut que l'on ait de lui des ſoupçons injurieux, ou que ſans fondement on en juge en mauvaiſe part.

La Charité ne ſoupçonne-t'elle jamais de mal?

Elle peut en ſoupçonner ſur un fondement legitime: Elle peut même en porter un jugement arrêté

sur des lumieres suffisantes : mais jamais ni soupçons, ni jugemens téméraires & injustes.

Qu'est-ce qu'un soupçon, ou un jugement téméraire, ou injuste ?

Un soupçon est téméraire lorsqu'il n'est fondé que sur de legeres conjectures, sur des apparences qui sont telles qu'elles ne doivent point faire impression sur un esprit équitable, exemt de passion, ou de prévention.

Il est injuste lorsque les apparences & des raisons plus fortes, vont à la justification du prochain.

Le jugement est téméraire & injuste, lorsque par un jugement formé, on croit le mal de quelqu'un, sans preuves convaincantes & qui forcent l'esprit ; & beaucoup plus si les preuves les plus claires vont à sa décharge.

Comme le soupçon ne va pas jusqu'au jugement, peut-il être de conséquence ?

Un mauvais soupçon, doit sans doute être de conséquence, puisque saint Augustin assure que l'on peut perir par de mauvais soupçons, fondés sur de legeres apparences.

Il s'agissoit d'un Evêque qu'il avoit soupçonnne lui-même d'agir par des vues d'intérêt en matiere importan-

te. Ces sortes de soupçons sont très dangereux & on doit les éviter dans les choses mêmes de peu d'importantance, de peur que l'habitude ne porte à soupçonner le prochain ou même à en juger en mal dans des occasions plus considérables.

En quel cas la charité peut-elle avoir des soupçons du prochain ?

Lorsqu'il y a de fortes conjectures & que les apparences du mal sont capables de faire impression sur un homme sage & prudent, sur tout lors que l'on a à répondre devant Dieu de la conduite de quelqu'un ; que l'on est obligé par devoir de le connoître & de veiller sur sa conduite ; & que cela n'a pour but que son bien & son avantage. Hors en ce cas là elle porte toujours à juger en faveur des personnes ; elle n'examine point avec curiosité leur conduite ; elle n'en juge point en mauvaise part ; elle n'en a pas même de soupçon ; à moins que le mal ne soit si visible, qu'il faille s'aveugler pour ne le pas voir, ou que les apparences ne soient si fortes que l'on ne puisse pas éviter d'en avoir quelque défiance. Mais en ce cas-là même on ne doit ni juger, ni soupçonner qu'avec peine & dans un es-

prit de compassion & de charité.

Expliquez-nous le 2. sens de ses paroles. La Charité ne pense point de mal ?

Le 2. sens qui est celui du Grec, est qu'elle fait si peu d'estime de soi-même, qu'elle compte pour rien tout le mal qu'on lui peut faire : La Charité est inséparable de l'humilité : L'humilité fait que s'il est méprisable à ses propres yeux, persuadé qu'il n'est rien, & ne mérite rien, un Chrétien ne croit pas facilement qu'on puisse lui vouloir du mal ; ou il ne regarde pas comme un grand mal celui qu'on lui fait. Sans ressentiment, sans aucun désir de se venger, il dissimule, il excuse, il pardonne tout. A l'exemple de David, il a moins d'attention à la mauvaise volonté de ceux qui lui veulent du mal, ou qui le maltraitent, qu'à l'ordre de Dieu, qui s'en sert pour le punir, pour l'humilier, pour le détacher, pour le purifier, pour l'exercer, & le préparer à la possession de l'héritage celeste.

Comment cela se peut-il faire dans un homme sujet à tant de foiblesses, lors qu'il est attaqué par l'endroit le plus sensible, dans son bonneur, dans son bien, dans sa propre vie ?

La foi qui ne considere point les 2. Cor. 4.

choses visibles, mais les invisibles, lui ferme les yeux sur le mal qu'il souffre, & les lui ouvre sur son néant, sur la récompense, sur le mal que son ennemi se fait à lui-même; sur ce que Jesus Christ a souffert pour lui de la part des pécheurs. C'est ce qui lui cache le mal qu'on lui fait: & par là il s'estime heureux de souffrir, & son ennemi malheureux de le faire souffrir; il se réjouit pour soi-même, & n'a que de la compassion pour lui; il lui rend tout le bien qu'il peut pour le mal qu'il en reçoit.

Hebr. 12.

D'ailleurs il ne regarde point comme un mal, tout ce qui ne le prive point des biens qu'il aime: Or les maux que souffrent les gens de bien en cette vie, loin de leur faire perdre les biens de l'éternité, en sont au contraire le prix, & autant d'excellens moïens qui y conduisent. Ce n'est donc point un mal pour celui qui est animé de l'esprit de la Charité, de souffrir une injure; ou un mauvais traitement: Mais pour celui qui le fait souffrir, c'est un mal très réel. Ainsi la Charité ne le regarde point comme un mal qu'on lui fait, mais comme un mal qu'on se fait à soi-même, en lui procurant un si grand bien

Expliquez-moi le troisiéme sens ?

Le 3. sens est que la Charité ne souhaite jamais de mal à personne, bien éloignée de lui en faire. La raison en est claire : aimer le prochain comme soi-même, & lui vouloir du mal sont deux choses incompatibles. Elle ne lui veut jamais de mal, ni par rapport au corps, ni par rapport à l'ame : elle est ennemie de tout ce qui peut faire de la peine au prochain, de tout ce qui lui peut être un sujet de tentation, ou qui le porte au mal. Son principal but est de procurer aux hommes les biens éternels & de les éloigner de tout ce qui peut les leur faire perdre. C'est dans cette vue qu'elle travaille à les délivrer des maux de cette vie, parce qu'ils deviennent pour eux des tentations dangereuses. C'est pour cela qu'elle leur donne tous les soulagemens dont ils ont besoin ; qu'elle tache de leur rendre autant qu'il est en elle, la paix & le repos de l'esprit nécessaires pour se donner tout entier à l'affaire du salut ; qu'elle leur rend mille bons offices selon les ouvertures que lui en donne la providence.

N'arrive-t'il pas quelquefois que la Charité afflige & maltraite le prochain ?

Saint Augustin dit que la Charité a ses rigueurs ; qu'un amour toujours doux, complaisant, flateur, n'est point une Charité Chrétienne. Elle menace, elle chatie, elle humilie ; elle prive les hommes des fausses douceurs qui les perdent ; elle use de reproches ; elle frappe, elle blesse, lorsqu'elle a l'autorité en main, afin de venger les intérêts de Dieu, & d'éxercer sa justice. Mais tout cela n'a pour but que le bien & le salut de ceux à qui elle fait sentir les effets de sa severité, ou de ceux qui en sont témoins. Elle ne frappe jamais que pour guérir, & pour corriger : Elle ne prive d'un bien que lorsqu'il est pernicieux, que pour en procurer un meilleur ; elle ne fait un mal que pour préserver d'un plus grand, ou pour en délivrer. En un mot, les maux que fait la Charité sont de grands biens, c'est en ce sens que le Sauveur nous ordonne de haïr notre propre vie pour la sauver ; d'arracher l'œil, & de couper la main & le pied qui sont un sujet de chûte & de péché. Ce n'est point un mal d'ôter aux méchans les moïens de faire le mal, lorsqu'on le fait dans l'ordre de Dieu, & avec sagesse.

Math. 10. Jean. 12. Math. 5.

Quel est le 4. sens des paroles de l'Apôtre?

C'est que la Charité n'a point en général de mauvaises pensées, ou qu'elle ne les inspire, ne les approuve, & ne les souffre point volontairement. Et la raison en est claire : elle est la racine de tout le bien & si ennemie du mal que saint Augustin ose dire, qu'elle seule ne péche jamais. Et si l'Apôtre dit que la Charité ne souffre pas qu'on fasse au prochain aucun mal ; si elle ne peut pas même souffrir, comme ajoute S. Augustin, qu'on ne lui fasse pas tout le bien que l'on peut ; comment pourroit-elle permettre ou approuver les mauvaises pensées, qui offensent Dieu & le deshonnorent lui-même dans son temple qui est notre Ame ? La Charité est la véritable Sainteté, la vraie pureté du cœur : peut-elle n'être pas ennemie de tout ce qui peut le souiller ?

Quelles sont les mauvaises pensées que la Charité bannit du cœur ?

Il y en a de trois sortes.

Quelles sont les premieres ?

Ce sont les pensées d'elles-mêmes mauvaises, qui portent au vice, sollicitant à des péchés qui souillent le corps ou l'esprit.

fort bons ; à l'égard de ceux qui sont indolens, qui ne haïssent point le mal ; n'être point avec Jesus-Christ, c'est être contre lui : & la conversation de ceux de ce caractère est souvent fort dangereuse : On sçait ce qu'il en a couté à sainte Therese, & combien elle s'en plaint elle-même. De cet état d'indolence, on passe beaucoup plus facilement au mal qu'au bien : On ne peut douter que ces personnes n'aiment le monde ; & dequoi peuvent s'entretenir que du monde, ceux qui l'aiment ? La bouche parle des choses dont le cœur est plein. Ces liaisons sont donc des sources de mauvaises pensées. Il y a toujours à perdre où il n'y a point à profiter.

Le 5. de gémir sur sa misere lors que le cœur est attaqué par les mauvaises pensées, de les combattre, d'en détourner l'esprit en l'appliquant à des pensées édifiantes, d'élever son cœur à Dieu pour implorer sa misericorde. Le cœur de l'homme est corrompu, il est par lui-même une source de toutes sortes de mauvaises pensées, mais la Charité en change les mauvaises inclinations, elle le tourne au bien, elle y imprime les véri-

tés de l'Evangile qui le sanctifient.

Le 6. moïen est la lecture & la Méditation assidue de la parole de Dieu. Car il faut que l'esprit de l'homme se remplisse : S'il ne se remplit pas de pensées Saintes, les mauvaises viennent en foule. C'est par la lecture & la Méditation des vérités Saintes que l'esprit se remplit de bonnes pensées.

Quelle est la seconde sorte de mauvaises pensées que la Charité ne peut souffrir dans l'esprit ?

Ce sont les pensées inutiles, curieuses, volages, badines, dont un esprit oisif se repaît & dont il s'entretient avec plaisir.

Prov. 1. Prov. 8. La sagesse traite d'enfans & d'insensés ceux qui aiment les bagatelles : & elle déclare elle-même qu'elle ne se trouve présente que là où sont les pensées judicieuses, sages, prudentes, éclairées. Ce que le monde traite de pensées indifférentes & innocentes, conduit insensiblement

Sag. 4. à ce que la même sagesse appelle l'ensorcellement des niaiseries, qui obscurcit & efface peu à peu tout ce qu'il y a de bon dans une ame chrétienne.

Comment la charité s'y prend-elle pour dissiper ces sortes de pensées.

1°. En

1°. En ne demeurant jamais dans l'oisiveté & l'inaction.

2°. En bannissant de l'esprit toute curiosité & tout désir de sçavoir ce qui lui est inutile, & ce qui ne la regarde point.

3° En lui inspirant un désir efficace d'assurer son salut par les bonnes œuvres, & par un continuel progrès dans la voie du Ciel.

4°. En lui faisant sentir intérieurement la misere d'une ame agitée de ces sortes de pensées, ses chagrins, ses sécheresses, ses inquiétudes.

5°. En lui remettant devant les yeux les pertes infinies de tems qui en sont la suite.

6°. En lui gravant dans la mémoire le souvenir de cette application & de cette attention continuelle où a été Jésus-Christ aux affaires de son pere & de notre salut.

Quelle est la troisiéme sorte de pensées que la Charité combat dans l'esprit d'un Chrétien ?

Ce sont les pensées inquietes des nécessités de la vie, les pensées du boire & du manger, des habits, du logement, & d'autres choses semblables. La crainte de manquer du nécessaire, la passion ardente de se rassurer

tourmentent les ames foibles par mille allarmes, par une foule de soins embarassans. C'est à la Charité à tenir l'esprit dans les bornes d'une application raisonnable & d'une juste confiance en la Providence.

Quels sont les moïens que la Charité emploie pour cela?

Il y en a trois principaux: Le premier est d'attacher tellement le cœur aux biens éternels, que l'esprit mette son plaisir à s'en entretenir, & qu'il ne s'occupe des nécessités de la vie qu'autant qu'il est nécessaire pour y satisfaire sans empressement & sans inquiétude.

Le 2. Est de se représenter Dieu comme un pere qui prend sur lui tous les besoins de ses enfans, aïant sans cesse les yeux ouverts sur ceux qui mettent en lui toute leur confiance.

Le 3. Est de se souvenir à tout moment de cette promesse du Fils de Dieu: cherchez avant tout le Roïaume de Dieu & sa justice, & le reste vous sera donné comme par surcroît. C'est un engagement de la part de Dieu, qui doit rassurer l'esprit & calmer tous ses troubles.

Comment faut-il entendre à l'égard de Dieu, cette parole que la Charité ne pense point de mal?

Cela veut dire que la Charité inspire toujours des pensées, dignes de la bonté, de la Sainteté, de la justice de Dieu, sans jamais permettre que l'on ait de défiance de lui, ni que l'on trouve à redire à ce qu'il fait, soit dans l'ordre de la nature, ou dans celui de la grace; soit qu'il châtie l'un, & qu'il épargne l'autre; qu'il soit favorable à celui-ci, & qu'il traite celui-là dans sa rigueur. La Charité adore sa conduite lorsqu'elle lui paroît plus surprenante; elle la croit toujours juste & équitable, lors même que les raisons en sont cachées & profondes. Il fait bien tout ce qu'il fait: elle s'en tient à ce principe.

Comment doit-on l'entendre à l'égard de soi-même.

On peut dire que celui qui aime Dieu comme il faut, loin de concevoir jamais contre soi-même des pensées cruelles & meurtrieres; loin de se maudire par désespoir, ou de se souhaiter le moindre mal, pour cette vie ou pour l'autre; il n'ose pas même se juger, non plus que S. Paul, lorsque s'examinant sans se flater, il ne se sent coupable d'aucun crime, quoique peut-être, il ne soit pas pour cela justifié. Il en laisse le jugement à

Dieu, mais il souhaite toujours qu'il lui soit favorable. C'est par ce principe que Job se sentit obligé de soutenir son innocence contre des amis qui jugeoient mal de lui sur la maniere dont Dieu permettoit qu'il fût affligé & persécuté par le démon.

Comment expliquez-vous cette même vérité par rapport au prochain?

La Charité n'inspire jamais à l'égard du prochain que des pensées de paix, de justice, d'équité, de bonté, si quelquefois elle prend sur son sujet des résolutions qui aillent à le traiter avec quelque rigueur, elle y est forcée par sa mauvaise conduite; elle n'a même alors en vuë que son bien. Si elle en juge en mauvaise part, elle y est contrainte par les lumieres de la vérité; Si elle s'éloigne de lui; elle n'a d'aversion que pour ses vices; elle ne le fait que par une sage précaution, & jamais par un mauvais principe.

ARTICLE VIII.

Huitiéme caractère opposé à la Charité.

SE REJOUIR DE L'INJUSTICE.

EXpliquez-moi ces paroles de l'Apôtre : La Charité ne se réjouit point de l'injustice?

Elles peuvent ſignifier deux choſes : La premiere que la charité ne ſe réjouit jamais du mal, que le péché ne lui peut plaire ; & qu'elle n'en fait jamais ſon jeu & ſon divertiſſement.

La 2. Qu'elle ne prend jamais plaiſir à voir les injuſtices, & les traitemens indignes que l'on fait au prochain.

L'Apôtre ne veut-il point dire plus qu'il n'exprime par ſes paroles ?

On n'en peut douter, & il eſt viſible qu'il veut dire que la Charité, loin d'avoir jamais de la joie de voir faire le mal, ou de traiter le prochain avec injuſtice, elle en a toute l'horreur & toute la douleur que de ſi grands maux méritent. C'eſt une marque viſible que l'on a peu de charité, & ſouvent que l'on n'en a point du tout de voir avec indolence tant de péchés, de ſcandales, de violences, & d'injuſtices : mais de faire du mal ſon jeu & ſon divertiſſement, c'eſt ſe moquer de Dieu ; c'eſt lui inſulter.

Pourquoi la Charité ne peut-elle voir le péché ſans douleur, & ſans horreur ?

1°. Parce qu'elle aime Dieu par deſſus tout, & que le péché le deshonore & lui fait la guerre.

2°. Parce qu'elle aime l'image de Dieu dans les ames, & que le péché les défigure, les corrompt, & les fait périr éternellement.

Que fait la Charité pour marquer l'horreur qu'elle a du mal ?

1°. Elle le punit en soi-même & dans les autres par la pénitence, la correction, & le châtiment, elle en marque sa douleur par ses larmes, par les états humilians & les actions basses où elle se réduit pour fléchir la colere de Dieu & attirer sa miséricorde.

2°. Elle le fuit comme un serpent, elle en craint les apparences, les moindres approches; elle en évite les occasions. Persuadée que rien n'est si contagieux que le péché, elle s'éloigne autant qu'elle peut de la conversation & de la vuë même de ceux qui l'aiment, de ceux qui environnés de l'éclat & de la pompe du siécle, sont pleins de son esprit & de ses maximes; de ceux qui se font un divertissement de voir faire le mal, qui par récréation en font l'histoire, en racontant les mauvaises actions des autres, en faisant le portrait de leurs défauts, & de leurs mœurs corrompues, de ceux qui mal-

parlent des gens de bien, souvent même des Supérieurs & des puissances, qui font passer les vices pour des vertus, & les vertus pour des vices.

3°. Lorsque malgré elle le mal se présente à ses yeux, ou qu'elle en entend parler, elle en marque son horreur par un air de tristesse, elle fait couler dans la conversation quelque mot d'édification; elle détourne le discours avec prudence, & applique les esprits à des choses bonnes ou indifférentes, si elle n'a pas d'autorité sur ceux qui parlent : car si elle en a, elle impose silence à la médisance & à l'insolence, elle fait rougir le vice : Si elle n'y peut rien ni d'une maniere, ni de l'autre, elle se retire le plus promptement qu'elle peut. Mais elle fait tout avec sagesse, sans brusquerie & sans emportement.

4°. Elle efface autant qu'elle peut de sa memoire, les images des passions du monde, les idées des mauvaises actions ou des scandales qu'elle a vus; le souvenir du mal qu'elle a entendu dire du prochain : afin de ne s'en entretenir, ou même de n'y penser jamais si cela se peut : Si ce n'est qu'elle se trouve chargée d'en faire ou

fuir la conversation de ceux qui font métier de mentir, de s'entretenir de vanités, de festins, de divertissemens, ou d'impureté.

8°. Loin de prendre plaisir à entendre ceux qui se querellent ou qui se chargent d'injures; ou à regarder les personnes, & même les enfans qui se battent; loin de s'en faire un spectacle agréable, ou même de les y exciter en les louant de leurs forces, de leur courage, de leur adresse, elle n'a que de l'horreur de cette bassesse, trop ordinaire aux jeunes gens. Elle s'efforce au contraire de les séparer; de les faire revenir de leurs emportemens; & d'y remettre le calme, la paix & l'union.

9°. Elle se donne bien de garde de raconter pour divertir la compagnie les malices, les folies, les impertinences de sa vie passée; elle n'en parle jamais sans douleur, loin de s'en glorifier, de s'en faire un sujet de louanges, de les faire remarquer comme des signes d'esprit & de gentillesse.

10°. S'il arrive qu'on lui rapporte la mort ou la disgrace de ses ennemis comme pour la consoler, ou lui donner de la joie, à l'exemple de David elle les pleure, elle en a compassion,

elle reçoit froidement ceux qui veulent lui donner un plaisir si criminel, & si indigne d'une ame chrétienne : & jamais elle ne fait voir un amour plus sincere & plus effectif envers ses ennemis qu'en de semblables occasions.

11°. Elle déteste les équivoques, les ruses, les duplicités, les malices ingenieuses que l'on emploie pour faire réussir un dessein : & aimant mieux tout perdre, que de gagner par des moïens si bas, & si peu dignes d'un Chrétien, jamais elle n'approuve les affaires qui n'ont un heureux succès que par de telles voies.

12°. Elle n'entend parler qu'avec douleur & amertume de cœur, des injustices, des fourberies, des violences, & des malices qui se commettent dans le monde, & elle n'approuve point que l'on en fasse les agrémens d'une conversation, ni que l'on éclate de rire, lorsqu'on les voit représenter.

Expliquez-moi le 2. sens des paroles de saint Paul.

Ce 2. sens est le plus naturel, & l'Apôtre veut dire que la Charité aimant sincerement le prochain, & sur tout les gens de bien & les personnes innocentes, elle est si éloi-

gnée de se réjouir des injustices, des traitemens indignes, des violences qu'on leur fait, d'y prendre la moindre part, de les approuver, ou d'y consentir de quelque maniere que ce soit, qu'elle les condamne & les punit sévèrement, lorsqu'elle a l'autorité en main; qu'elle emploie tout son crédit pour en arrêter le cours, & pour délivrer de l'oppression ceux qui souffrent : ou que n'aïant aucun pouvoir, elle marque en toutes rencontres, l'horreur qu'elle en a, & en gémir profondement en la présence de Dieu : prête à tout sacrifier, & à tout perdre pour ceux qui sont dans la peine, elle offre continuellement à Dieu pour eux ses prieres & ses larmes.

Enfin la Charité faisant toute la justice des Chrétiens, elle ne peut rien avoir de commun avec l'injustice : & rien ne fait mieux voir combien on est loin du Roïaume de Dieu, que lorsqu'on se range du parti des injustes, parce qu'ils sont les plus forts, & qu'on les flate dans les désirs de leur cœur, ou que l'on abandonne la cause des pauvres & des foibles, parce qu'ils sont dans l'oppression.

Expliquez-moi les paroles de l'Apôtre

par rapport à Dieu, à nous-mêmes, & au prochain?

La Charité ne peut se réjouir de ce qui déplaît à Dieu, parce qu'elle ne cherche en toutes choses qu'à lui plaire; elle aime ce qu'il aime; elle hait, ce qu'il hait; ce qui lui plaît, la réjouit; & ce qui l'offense, la contriste.

Elle ne peut se réjouir de ce qui nous sépare de ce souverain bien, & de ce qui nous perd.

Elle ne peut enfin prendre plaisir à voir ce qui contriste & ce qui fait souffrir le prochain.

CHAPITRE III.

Des caractères de la Charité.

ARTICLE I.

Le premier caractère de la Charité.

LA PATIENCE.

APrès avoir expliqué les caractères opposés à la Charité, il est tems de passer aux qualités, & aux effets qu'elle produit, selon l'Apôtre, par tout où elle est : Donnez-moi donc le sens de ces paroles de S. Paul : La Charité est patiente.

Quelle est cette patience que la Charité produit dans une ame Chrétienne?

C'est

C'est une certaine vigueur intérieure qui fait que possédant son ame dans les plus grands maux, on souffre avec constance & avec amour, quelquefois même avec une joie sensible, mais toujours dans la vuë de Dieu, & en union aux souffrances de Jesus-Christ, tout ce qui arrive de plus dur, & de plus fâcheux à la nature & aux sens. C'est la Charité, qui unissant notre ame à Dieu, par Jesus-Christ, & en Jesus-Christ, la rend forte de la force de Dieu même, & lui fait trouver en lui sa paix dans les troubles, les agitations & les peines de cette vie, & sa joie dans la tristesse.

N'a-t'on pas vu des Paiens, & des hommes du monde, souffrir les plus terribles épreuves avec constance? cependant ces personnes n'avoient point la Charité?

Il y a une patience humaine, & de Philosophe, que l'on doit plutôt, selon saint Augustin, appeller une dureté qu'une patience: & c'est la cupidité qui en est le principe: & il y a une patience chrétienne; dont la Charité est le principe; & c'est celle qu'on a vu éclater dans les Martyrs, & dans tous les Saints de l'ancien & du nouveau Testament

L'une vient de l'homme & l'autre est un don de Dieu.

Comment les discerne-t'on ?

Par le motif pourquoi l'on souffre, & par la maniere de souffrir.

Par quel motif doit souffrir un Chrétien?

Par le motif de l'amour de Dieu, dans le désir & l'espérance de le posseder, & par la crainte de le perdre dans l'éternité. Une ame remplie de Charité aimeroit mieux se voir privée de tout, & souffrir tous les maux de cette vie, que de perdre un si grand trésor.

Quand a-t'on sujet de croire que l'on souffre pour l'amour de Dieu ?

Quand on souffre pour la cause & pour les intérêts de Dieu, pour la Justice, l'Innocence, la Vérité ; quand on souffre pour la Piété & la Vertu ; pour un sujet qui est juste en soi & dans ses circonstances. On ne souffre jamais pour l'amour de Dieu, ce que l'on souffre pour soutenir l'injustice le mensonge, le péché, ni ce que l'on souffre par sa faute : Si ce n'est que l'on offre ses peines à Dieu pour la réparer, & que l'on change de disposition.

Quel est le motif de la patience humaine ?

C'est l'amour de soi-même ; & de la créature que l'on craint de perdre, par exemple l'amour de la vie, des richesses, de l'honneur, le désir de se mettre bien dans l'estime des hommes, soit avant ou après la mort, la crainte de l'infamie & de l'humiliation.

De quelle maniere la patience chrétienne souffre-t'elle ?

Elle ne s'appuie point sur ses propres forces, ni sur son courage ; mais uniquement sur le bras de Dieu, sur la grace de Jesus-Christ. Unie à lui, entrant dans son esprit, ses sentimens & ses dispositions, elle souffre avec lui.

De quelle maniere souffre la patience humaine ?

Appuïée sur ses propres forces, attendant tout de la raison, de l'esprit, de l'adresse, de la constance de l'homme, elle souffre seule sans médiateur, sans Jesus-Christ.

Comment Jesus-Christ souffre-t'il avec les vrais Chrétiens ?

Jesus Christ souffre avec eux, en leur appliquant le mérite de ses souffrances ; en sanctifiant les leur par son esprit qu'il répand dans leur cœur ; en les offrant à son Pere, & en leur

donnant comme à ses membres la vertu & la force de souffrir.

Ne peut-on pas dire qu'il souffre lui-même en eux ?

On le peut fort bien dire : comme dans le corps naturel, la tête se plaint, lors même que le mal n'est qu'à la main, ou au pied, de même Jesus-Christ se plaint qu'on le persecute lorsque ses membres animés de son esprit sont dans la persécution. Il
Act. 6. ne dit pas à Saul : Pourquoi persécutez-vous mes membres, mais pourquoi me persécutez-vous ?

Quelles sont les peines qui exercent la patience des vrais Chrétiens en ce monde ?

Il en est de trois sortes, les unes viennent de la part de Dieu, comme la pauvreté, les maladies, la mort même, & les épreuves intérieures, qu'il envoie à certaines ames, pour les punir des péchés spirituels, pour les purifier, les exercer, les affermir dans le bien, & se les assurer.

Les autres viennent de nous-mêmes; comme les peines volontaires que les ames pénitentes s'imposent à elles-mêmes, pour satisfaire à la justice de Dieu, & pour ravir son Roïaume par une sainte violence;

les chagrins & les troubles intérieurs que des passions peu mortifiées, ou encore toutes vivantes, attirent nécessairement après soi ; les mauvaises affaires, où l'imprudence & une mauvaise conduite engagent très-souvent.

Les troisiémes viennent de la part des hommes, les inimitiés, les injustices, les médisances, les mépris, les violences, persécutions, duretés, & mille choses semblables, que l'imprudence, la malignité, ou la colere des hommes font tomber sur ceux qui vivent dans la piété.

Par quelles considérations la Charité soutient-elle une ame chrétienne dans ses pensées ?

En lui faisant d'un côté envisager l'ordre de Dieu sans lequel il ne tombe pas un passereau, & il n'arrive pas la moindre chose, sur-tout aux Elus dont les cheveux mêmes sont comptés : & de l'autre ses péchés qui mériteroient des supplices infiniment plus grands : La justice de Dieu qui ne laisse rien impuni ; sa miséricorde qui ménage ses afflictions pour son salut, & qui veut bien en faire des remedes à ses maux & le prix de sa félicité éternelle.

Quels sont les moïens qu'elle emploie pour affermir ceux qui souffrent dans la patience?

Il y en a principalement six qu'il est important de ne point négliger.

Le premier, Est de s'unir à Jesus-Christ d'esprit & de cœur, dès les premieres atteintes; de quelque peine intérieure ou extérieure, & de le supplier dans la vue de son impuissance de répandre dans l'homme intérieur la grace nécessaire pour soutenir cette même peine avec courage, & avec une fermeté inébranlable.

Le 2. Est de souffrir sans murmurer & sans écouter le mouvement de la nature toujours portée à se plaindre; se tenir en paix; regarder avec Foi Jesus-Christ souffrant; & se reconnoître digne de tous les maux du monde. S'il échappe quelques plaintes à la douleur, reconnoître humblement sa foiblesse, retourner au combat avec une parfaite confiance en la vertu & l'Esprit de Jesus-Christ qui habite dans le cœur.

Le 3. Est de ne point parler, ou de parler peu, même par forme d'entretien, du mal ou des peines que l'on souffre. Ces discours ne sont pro-

pres qu'à rendre le mal plus ſenſible. C'eſt un amour propre qui veut ſe ſatisfaire ; & la patience y perd toujours quelque choſe. Il faut en parler, mais par néceſſité & par obéïſſance lorſqu'il eſt à propos de le faire.

Le 4. De n'attendre de conſolation & de ſoulagement que de Dieu ; ſans néanmoins exclure les ſoulagemens naturels dont il permet d'uſer, & qu'il n'eſt pas même défendu de rechercher, pourvu que ce ſoit ſans attache, ſans trouble, ſans inquiétude.

Le 5. Se tenir autant que l'on peut, dans une poſture modeſte & bienſéante, lors même que l'on eſt preſſé de la douleur, ſoit en la préſence de Dieu, ſoit devant le monde, ſur-tout à l'Egliſe.

Le 6. Porter les peines intérieures en eſprit de pénitence & d'humilité ; ne pas les examiner par ſes propres lumieres, mais les ſoumettre au jugement des perſonnes éclairées, prudentes & déſintereſſées, & enſuite laiſſer agir Jeſus-Chriſt, l'écouter ſeulement, & ſe tenir toujours avec réſignation en ſa dépendance pour ne rien faire que dans ſon eſprit

& selon les regles de son Evangile.

Quelle est la patience que la Charité inspire, par rapport à Dieu?

Elle consiste à reconnoître son ordre, sa volonté, & sa sagesse dans toutes ses peines, l'adorer, s'y soumettre, se tenir humilié sous sa main puissante : en recevoir les coups comme des faveurs & des graces, être content, l'en bénir.

Et par rapport à nous-mêmes?

Elle consiste à ne se point troubler ni abbatre; à ne se point souhaiter de mal par désespoir, ne point envisager, ce que l'on souffre, mais ce que l'on espere; ne point livrer son esprit à mille pensées inquietes qui l'aigrissent; ne se point allarmer dans la crainte de plus grands maux, mais conserver avec soin la paix du cœur.

Et par rapport au prochain?

Elle consiste à souffrir sans ressentiment les injures & les mauvais traitemens qui viennent de sa part; à bannir de son esprit toutes les pensées de vengeance; ou du moins n'y point donner de consentement; n'en point mal parler, ni prendre plaisir à en entendre dire du mal; ne point écouter les murmures du cœur qui

ſe révolte au ſouvenir des injures ; ne point arrêter ſon eſprit à conſidérer les défauts de ſon ennemi ; avoir toujours pour lui la même charité, & lui en faire reſſentir les effets dans toutes les occaſions qui ſe préſentent.

ARTICLE II.

Deuxiéme caractère de la Charité, ſelon S. Paul.

LA DOUCEUR.

QUel eſt le deuxiéme caractère de la Charité?

La Charité eſt douce, ajoûte l'Apôtre ; c'eſt-à-dire, qu'elle eſt facile, aiſée, commode, & condeſcendante. Il eſt certain que l'on eſt tel à l'égard de ceux avec qui l'on ſe plaît ; & on ſe plaît avec ceux que l'on aime ; Or la Charité aime tous les hommes ; c'eſt pourquoi elle bannit du cœur toute aigreur, toute dureté ; toute humeur incommode & bizarre, ou elle les corrige. Portée de ſoi-même à marquer en toute rencontre de la bonté & de la douceur au prochain, & à lui faire tout le bien qu'elle peut, ſans ſe rebuter de ſes groſſieretés, importunités, infidélités, elle ſe rend acceſſible, affable, complaiſante aux perſonnes les plus

viles. Toujours égale, uniforme, tranquille, de quelque maniere qu'on la traite, on la trouve toujours affectionnée & pacifique.

Pourquoi traite-t'elle le prochain avec tant de douceur & de bonté ?

1. Pour imiter la douceur que Jesus-Christ a fait paroître par tout envers ses plus mortels ennemis.

2. Afin de rendre la vertu & la vérité aimables ; de gagner ainsi les hommes à Dieu, & les édifier : au lieu que les mauvaises manieres les rebutent & les éloignent de la piété. On n'en prend pas une impression fort favorable lorsqu'on la voit accompagnée d'une humeur austere, chagrine, mal obligeante. Ces épines dont la dévotion ne paroît que trop souvent environnée, la décrient & lui attirent des ennemis. Lors donc que l'on fait du bien au prochain, soit pour l'ame, soit pour le corps, il est important de le faire d'une maniere saintement agréable ; qui n'ait rien de dégoutant.

Qui sont ceux que l'on doit traiter de cette maniere ?

Tous ceux généralement à qui l'on peut avoir à faire, mais sur-tout ceux qui souffrent de quelque maniere que ce soit.

Pourquoi ceux-là en particulier ?

Parce que la Charité a pour but de les ſoulager, de les conſoler, de les réjouir dans leurs peines : & ce ſeroit y ajouter un nouveau ſurcroît que de les traiter avec dureté, & leur marquer du chagrin & de l'impatience. On doit porter une partie de leur fardeau, ſelon la parole de ſaint Paul, & on le rendroit accablant.

Pourquoi ſaint Paul joint-il la douceur à la patience ?

Parce que les maux que l'on ſouffre, même avec patience, produiſent naturellement le chagrin & la mauvaiſe humeur ; & qu'en ces rencontres on eſt tenté de traiter avec dureté, non-ſeulement ceux de qui l'on eſt maltraité, mais même les perſonnes affligées que l'on doit conſoler ; quelquefois même ſes propres amis & ſur-tout ceux avec qui l'on a à vivre. Or la Charité veut qu'en ſouffrant on imite la douceur & la bonté de Jeſus-Chriſt qui pria pour ceux qui l'attachoient à la Croix ; & de David, qui s'éleva avec force contre ceux qui vouloient ôter la vie à ſon ennemi. La Charité doit donc être patiente dans les maux : mais comme elle doit s'y réjouir, elle doit

en même-tems y faire éclater la paix & la bonté dont elle est pleine.

Suffit-il d'avoir quelque douceur, & d'être d'une humeur complaisante, pour pouvoir s'assurer qu'on a la Charité ?

Il ne faut pas s'y méprendre : il y a une douceur molle, toute humaine, complaisante, qui ne vient que de tempérament, ou d'amour propre : & souvent ceux qui n'ont rien de commun avec la Charité chrétienne, en font plus paroître que les autres ; fausse douceur, qui par des vuës basses & intéressées, rampe devant les hommes : sur-tout ceux qui peuvent nuire ou servir : & les flatte dans leurs passions dereglées, & dans leurs cupidités : douceur, dis-je, qui n'a point pour but de plaire à Dieu, mais aux hommes ; qui ne cherche pas à les lui gagner, mais à les gagner pour elle-même.

A quoi discerne-t'on cette fausse douceur de celle de la Charité ?

Il est facile de faire ce discernement pour peu que l'on en étudie les effets. La Charité est douce & commode avec ceux mêmes dont elle n'espere rien, avec ses propres ennemis, au milieu des souffrances & des désagrémens les plus fâcheux ; au lieu

que

que l'amour propre n'a en ces rencontres que de l'aigreur & de la dureté.

La Charité fait-elle toujours paroître de la complaisance ?

La regle générale est que la Charité par elle même est toujours prête à marquer de la douceur à toutes sortes de personnes : mais quelque fois, comme on l'a déja dit, elle se trouve forcée par la mauvaise conduite & l'indocilité de ceux dont elle prend quelque soin, d'en suspendre pour un temps les effets naturels au dehors, toujours prête à les reproduire, s'ils deviennent plus raisonnables & capables d'en bien user.

Pourquoi en use-t'elle ainsi ?

Parce qu'elle ne cherche que le bien de ceux qu'elle aime, s'ils sont en état de profiter des marques de sa bonté, elle leur présente un visage riant, des manieres faciles & agréables, n'ayant pour eux que des paroles de douceur. S'ils en abusent, si ces manieres sont pour eux des piéges & des sujets de chute, elle use d'une sainte sévérité ; elle parle avec force, elle menace, elle humilie, elle châtie, si elle a de l'autorité, comme un pere & une mere sur leurs en-

sans, un Superieur sur ces sujets. Si elle n'en a point, elle sçait user des moyens les plus propres pour ramener les personnes à leur devoir, mais avec prudence & avec de justes temperamens.

La Charité en ces rencontres est-elle sans douceur?

Elle en est inséparable, & lors même qu'elle a la severité sur le visage, sur les lévres & dans tout son exterieur, le cœur ne laisse pas d'être plein de douceur & de tendresse: elle en mêle même des marques dans les saintes rigueurs qu'elle exerce, afin de retenir d'une main ceux qu'elle repousse de l'autre; d'adoucir l'amertume de la correction & de se faire aimer lors même qu'elle se fait craindre. Elle ne veut pas abbattre, mais relever, elle ne veut pas perdre, mais sauver.

Quelle différence y a-t'il entre la douceur chrétienne, & la douceur humaine?

Il y a une grande différence: 1°. La douceur chrétienne étant une impression que le Saint-Esprit fait dans l'ame, un effet de la charité, & de la grace qui se répand sur le prochain par des manieres agréables, elle est encore plus au dedans qu'elle

ne paroît au dehors, la douceur humaine au contraire où n'est qu'au dehors, sur le visage & sur les levres, lors même que le cœur est plein de fiel, ou d'indifférence ; ou si elle est dans le cœur, elle n'a pour principe que la nature, l'intérêt, le désir de se faire aimer, ou de se procurer quelque avantage temporel. En un mot la premiere est toujours sincere & l'autre ne l'est point.

2°. La douceur Chrétienne ne regarde dans le prochain que Dieu seul, que son salut ; & l'autre s'amuse aux dehors, à la beauté, aux agrémens sensibles ; elle n'a en vuë que les choses du monde. La premiere ne respire que détachement de l'homme, qu'attachement à Dieu, que pureté, que sainteté ; & la seconde ne cherche qu'à se lier à la créature, qu'à se satisfaire, ce n'est souvent qu'un commerce d'amour propre, ou même d'impureté.

En quoi principalement doit paroître la douceur de la Charité ?

En trois choses. 1°. Dans un air & un abord qui ne soit ni dur, ni rebutant, ni austere.

2°. Dans une maniere de parler qui n'ait rien de la passion, de la fierté, de

l'aigreur, ni de la mauvaise humeur.

3°. Dans une conduite & une conversation qui s'accommode aux humeurs & aux inclinations du prochain, autant qu'on le peut sans manquer à quelque devoir plus important; sans rien ôter à Dieu de ce qu'on lui doit : sans flatter l'homme dans ses intérêts & dans ses passions; sans se mettre en danger de former des attaches dangéreuses, ni de son côté, ni du côté du prochain. L'Apôtre comprend tout en deux mots: Que chacun de vous, dit-il, tâche de plaire à son prochain & de le satisfaire en ce qui est bon, en ce qui le peut édifier, puisque Jesus-Christ n'a pas cherché à se plaire à soi-même, ni à se satisfaire.

Rom. 15.

Cette douceur ne doit-elle pas produire des effets à l'égard du prochain ?

Elle en doit produire sans doute : autrement ce ne seroit qu'une douceur de mine, de civilité & de cérémonie : la douceur chrétienne est bienfaisante.

Quel est le bien qu'elle répand sur le prochain ?

Tout le bien qui est en son pouvoir & dans l'ordre de Dieu ; tout le bien qui lui est utile pour le salut ;

mais jamais celui qui lui seroit un sujet de chute & de scandale. Ce seroit un grand mal plutôt qu'un bien ; & rien n'est plus indigne de la charité. Le salut éternel doit être le motif & la fin de tout le bien que l'on fait au prochain : ainsi la charité ne lui procure point des fortunes, des richesses pernicieuses, des amis dangéreux, des connoissances, des habitudes, & des secours qui l'entraînent insensiblement dans le mal.

Faites-moi un détail des biens que la Charité fait au prochain ?

La Charité n'a point d'autres bornes dans le bien qu'elle fait aux autres, que celles que lui prescrivent son impuissance, l'Ordre & la Loi de Dieu, les vrais intérêts du prochain.

1°. Elle lui fait en général tout le bien dont il a un vrai besoin, par râpport au corps & à l'ame ; elle l'assiste de ses biens, de ses soins, de ses services, de son crédit, de ses prieres, exemples, lumieres, de tout ce qu'elle peut donner ou faire, jusqu'à se priver de tout ce qui ne lui est point nécessaire, de ses commodités, de son repos, de sa vie même, s'il faut à l'exemple de Jesus-Christ en faire le sacrifice à Dieu pour le salut du prochain.

2°. Elle lui fait tout le bien que demande l'état, ou la profession où l'on se trouve engagé : Un homme en autorité doit emploïer pour le prochain tout ce qu'il a de pouvoir. Si c'est une charge civile. il est obligé de faire rendre justice à chacun, de tenir tout dans un bon ordre, d'établir la paix, la concorde & la societé parmi les hommes. Si c'est une charge Ecclésiastique, il doit procurer aux ames les lumieres de la Religion, la connoissance de leurs devoirs, les moïens du sa-
1. *Tim.* lut; faire que Dieu soit servi de ceux
2. qui dépendent de lui : Un pere & une mere ne se sauvent que par l'éducation de leurs enfans, & le bon ordre qu'ils maintiennent dans leur famille; ils sont obligés de porter à Dieu tous ceux qui la composent; ils leur doivent l'instruction, l'exemple, la correction. Afin que par leurs soins & leur vigilance ils demeurent dans la Foi, dans la Charité, dans la Sainteté, dans une vie bien réglée. C'est à quoi leur salut est attaché: c'est leur devoir essentiel, c'est sur quoi ils seront jugés. Si quelqu'un, dit saint Paul; n'a pas soin des siens,
Tim. & particulierement de ceux de sa
5.

maison, il renonce à la Foi, & il est pire qu'un infidele. Il en est de même de tous les états où l'on doit servir le prochain, selon les talens & les dons différens, que l'on a reçus de Dieu. Par tout la Charité emploie tous les charmes de sa douceur pour le satisfaire dans le bien; pour lui faire rendre tout ce qui lui est dû, pour le rappeller à son devoir. Et si les marques de sa douceur deviennent inutiles ou pernicieuses à quelques-uns, les supprimant pour un tems; elle se fait craindre pour se faire aimer davantage dans la suite.

1 Petri 4.

Est-il facile de pratiquer ce qu'on vient de dire de la douceur chrétienne, à l'égard du prochain?

Il n'est pas si facile que l'on pense: souvent la douceur dégenere en molesse, en complimens, en cérémonies. Il est même à craindre qu'allant à une trop grande liberté, à une familiarité excessive, elle n'attire le mépris, les reproches, & souvent la division; à moins qu'on ne sçache l'assaisonner d'une modeste gravité, d'un certain sérieux, qui ne soit ni austere ni génant.

Quel est le moïen d'éviter cet inconvénient ?

Lorſque l'on ſçait prévenir le prochain par des témoignages d'honneur & de déference ; aller au devant de ſes foibleſſes & ſes beſoins ; ne ſe piquer & ne s'offenſer de rien ; diſſimuler ce qu'on ne peut pas corriger ; lui ménager les marques de ſa bonté & de ſa tendreſſe ; ſans mélange de lâcheté, & de baſſeſſe ; le redreſſer prudemment, lorſqu'il fait des fautes ; répandre à propos l'huile de la douceur, ſur les plaies que fait une correction charitable ; alors la douceur ſe fait reſpecter, & il n'eſt pas à craindre qu'elle ſoit mépriſée des eſprits bien faits, ni ſouvent même des plus corrompus. Ce qui attire ce mépris, ce ſont les légeretés & les amuſemens qui s'y gliſſent ; les ouvertures faites mal-à-propos ; la multitude des paroles, les mauvaiſes manieres.

Ne peut-on pas auſſi pratiquer la douceur à l'égard de Dieu & de ſoi-même ?

On la pratique à l'égard de Dieu par un amour tendre, affectif & ſoumis, qui ſe plaît dans ſa Loi ; qui approuve tout ce qu'il fait ; qui re-

çoit tout de sa part avec la paix & la joie du Saint-Esprit.

On la pratique à l'égard de soi-même par une grande égalité d'esprit à souffrir ses propres humeurs, ses tristesses, ses craintes, ses défauts ; & à bien ménager tout cela pour se détacher peu à peu de ce que l'on aime, & avancer dans la voie de Dieu, sans trouble & sans inquiétude.

ARTICLE III.

Le troisiéme caractere de la Charité

SE REJOUIR DE LA VERITE'.

QU'est-ce que nous apprend l'Apôtre, lorsqu'il dit que la Charité se réjouit de la vérité ?

Cela se peut entendre, ou des vérités de l'Evangile, ou selon un langage assez ordinaire dans l'Ecriture, de la vertu & de la justice qui rend l'homme juste & agréable aux yeux de Dieu, & dans la vérité. C'est en l'un & en l'autre sens que saint Jean dit qu'il s'est réjoui lors qu'on lui a rendu témoignage de la vérité, c'est-à-dire de la piété sincere & veritable de Caïus, & de la vie qu'il menoit selon la vérité ; & qu'il n'a pas *3. Epît. de saint Jean.*

de plus grande joie que d'apprendre que ses enfans marchent dans la vérité. Mais ces deux sens se rapportent l'un à l'autre, puisque l'on ne vit dans la piété qu'autant que l'on connoît & que l'on aime les vérités du salut. La Charité qui fait la vraie justice Chrétienne, n'est rien autre chose qu'un amour de la vérité.

Cela supposé, que veulent dire les paroles de saint Paul ?

L'Apôtre veut dire que la Charité étant ennemie du péché, qui n'est que mensonge, fausseté & illusion, n'a d'attrait que pour ce qui porte des caractères de vérité ; ne trouve de plaisir que dans la piété & la justice Non-seulement elle se réjouit de la vérité, lorsqu'elle la découvre & qu'elle la connoît ; elle se réjouit aussi avec tous ceux qui possedent ce trésor, qui l'aiment, qui en font la régle de leurs sentimens & de leur conduite ; qui la défendent lorsqu'elle est attaquée, & qui sacrifient tout pour elle à l'exemple des Martyrs & des saints Docteurs. Elle n'a pas un plus grand plaisir que de la voir fructifier & s'étendre : le bien que les autres font, la justice qu'ils rendent au prochain, sur-tout aux ser-

viteurs de Dieu ; tout cela fait les délices de la Charité, parce qu'elle sçait que rien n'est plus agréable à Dieu, dont elle ne cherche que les intérêts & la gloire.

D'où vient que la Charité se réjouit ainsi du bien des autres comme du sien propre?

Parce qu'exemte d'envie, étroitement unie avec le prochain, l'aimant comme soi-même, de ses maux elle en fait ses propres maux, & de ses biens, elle en fait ses biens, selon cette parole de l'Apôtre, pleurez *Rom.* 12.
avec ceux qui pleurent, & soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie. Un des plus grands caractères de la Charité est de posseder tout en commun & de n'avoir rien en propre. Si elle ne le fait pas pratiquer à tous ceux qui sont à elle, comme aux premiers Chrétiens, elle en conserve toujours la disposition dans le cœur, & rien ne l'en empêche que l'iniquité des hommes qui la réfroidit, selon que Jesus-Christ *Math.*
l'a prédit dans l'Evangile. 24.

Que fait la Charité pour rendre toutes choses communes?

Elle dépouille l'homme autant qu'elle peut, de cet amour de soi-même, & des choses du monde, qui

fait l'intérêt particulier : Or c'est-là ce qui empêche que les biens & les maux, soit du corps ou de l'esprit, ne soient communs entre les Fidéles. Otez l'amour propre, rien ne les divisera plus.

Pourquoi la Charité ne se réjouit-elle que de la vérité ?

Parce qu'on ne se réjouit que de ce qu'on aime, & qu'elle n'aime que la vérité. Tout ce qui n'est point vérité, ne peut être que vanité & que fausseté : or la Charité ne peut aimer la vanité ni la fausseté.

Enseignez-moi quelques pratiques pour goûter cette joie de la vérité ?

Il y en a plusieurs très-importantes : La premiere est de renoncer à toutes les folles joies que l'on goûte dans le monde, & de s'attacher solidement à Dieu. On ne peut goûter en même-temps les choses de la terre, & celles du Ciel. Lorsque l'Apôtre exhorte les fidéles à se réjouir dans le Seigneur, il veut sans doute que l'on renonce à ce qui n'est point Dieu, ni par conséquent vérité ; à tous les faux plaisirs, à toutes les vaines satisfactions qui font la joie de ceux qui aiment le monde, & qui vivent par son esprit.

Sa

Sa 2. pratique eſt de lire, de méditer ſouvent, & de ſe rendre familiere la parole de Dieu, qui n'eſt que vérité, ſur-tout les maximes qui reglent les devoirs de la vie chrétienne en général, & ceux de chaque état & de chaque profeſſion particuliere; les myſtères de la Religion, les différentes circonſtances de la vie & de la mort de Jeſus-Chriſt. L'amour de la vérité, non plus que les autres, ne ſe cultive & ne s'entretient que par l'aſſiduité & la familiarité: or la joie ne peut naître que de l'amour. En un mot être aſſidu à lire & à s'occuper des vérités, c'eſt le moyen d'en conſerver & d'en faire croître l'amour dans ſon cœur, & d'y trouver ſa joie, ſes délices, & toute ſa conſolation.

La 3. eſt de tenir cette joie cachée au dedans de ſoi, autant que l'on peut. Souvent dès qu'elle paroît, la vanité l'enleve, & ne laiſſe dans l'ame que ſécherеſſe & que chagrin. La joie, ſi l'on n'y veille, dégénere en legereté; elle diſſipe l'eſprit & le cœur; elle ſe répand en paroles, en mouvemens, en actions: & tout cela inſenſiblement l'affoiblit & la fait perdre. Elle eſt toute de l'eſprit de

Dieu : on doit extrêmement prendre garde à n'y rien mêler d'humain, à ne s'y pas attacher ; à ne pas écouter les mouvemens de l'activité naturelle & se tenir recueilli sans gêne & sans contrainte. Mais comment peut-on conserver ce précieux trésor, si l'on ne retranche tous les amusemens, pertes de temps, vains discours, badineries, railleries, plaisanteries, toutes choses qui vuident entierement le cœur, contristent le S. Esprit ; & l'éteignent tôt ou tard.

La 4. Est de se tenir en garde d'un autre côté contre le chagrin & la tristesse naturelle, qui pourroient alterer cette joie sainte, sur-tout dans les peines d'esprit, les afflictions, les disgraces, les persécutions. C'est alors que Jesus-Christ veut que l'on soit dans la joie, parce qu'il y a plus à gagner pour le Ciel : & cependant si l'on n'est sur ses gardes, tout cela trouble le cœur, abbat & renverse l'esprit ; tout cela étouffe la joie du Saint-Esprit, & l'éteint lui-même, si l'on n'a un soin particulier de se préparer à ces épreuves avant qu'elles arrivent, par une grande fidelité à Dieu & à ses devoirs ; de veiller attentivement sur soi lors

qu'elles arrivent ; de prier afin que notre joie soit pleine & parfaite, & que rien ne nous la ravisse. Jesus-Christ veut qu'on la demande, parce qu'elle est l'effet de la grace : le chagrin d'un côté, & les faux attraits du monde de l'autre s'emparent bientôt du cœur, lors que cette joie interieure ne le défend pas.

En quel sens la Charité se réjouit-elle de la vérité par rapport à Dieu ?

En ce que la vérité nous le fait connoître, nous le rend admirable ; lui fait rendre les hommes & les adorations qui lui sont dues, & parce que c'est dans la vérité, & par la pratique de la vérité qu'elle jouit de Dieu & le possede.

Et par rapport à soi-même ?

En ce que l'homme n'est fait que pour connoître la vérité & pour l'aimer ; connoissance & amour qui font sa perfection, sa gloire, & sa felicité.

Et par rapport au prochain ?

En ce que l'aimant comme soi-même, elle prend part à sa joie, & à son bonheur : & que c'est la même vérité qui fait la joie & le bonheur du prochain comme le nôtre.

ARTICLE IV.

Le quatriéme caractere de la Charité

LE SUPPORT.

QUe nous enseignent ces paroles : la Charité tolere tout ?

Elles nous enseignent que la Charité couvre, supporte, dissimule autant que la loi de Dieu le permet & qu'il est utile au salut de chacun, les défauts du prochain, ses péchés, ses foiblesses, ses humeurs les plus incommodes, & qu'elle le fait sans aigreur, avec douceur & avec patience.

Le mot Grec dont saint Paul s'est servi, signifie proprement couvrir, dissimuler, supporter en se taisant.

Est-on obligé de supporter les foiblesses & les péchés même du prochain ?

Gal. 6. L'obligation est si grande, que l'Apôtre réduit à ce point tout l'Evangile : Portez, dit-il, les fardeaux les uns des autres, & vous accomplirez ainsi la Loi de Jesus-Christ. Ce même Apôtre veut que ceux qui sont plus forts, supportent les foi-
Rom. 15. blesses des autres, & qu'ils ne cherchent pas leur propre satisfaction.

Pourquoi Dieu nous oblige-t'il de porter les fardeaux des autres ?

1°. Parce que comme il n'est personne qui n'ait des défauts capables de rebuter & de refroidir l'amour que les hommes se doivent les uns aux autres, si on ne vouloit rien supporter, jamais on ne pourroit avoir d'union ni de paix solide avec personne.

2°. Parce que la patience est une vertu des plus nécessaires & des plus importantes pour le salut, & que le support des défauts du prochain en fait un des exercices les plus ordinaires. Sans cela une infinité d'ames ne l'acquerroient & ne la conserveroient jamais.

3°. Parce qu'ayant nous-mêmes des défauts, & peut-être de plus grands & de plus incommodes que les autres, nous avons besoin que l'on nous souffre : il faut donc souffrir les autres.

4°. Parce que c'est un excellent moyen d'obtenir de Dieu le pardon de nos fautes : & rien n'est plus efficace pour les expier, que la peine qu'il y a à souffrir les mauvaises humeurs & la conduite facheuse des autres. Dieu usera envers nous de la même mésure, dont nous aurons *Math. 7.*
usé envers nos freres.

Quels sont les défauts du prochain que nous devons supporter ?

Il y en a de deux sortes, les uns naturels, & qui ne sont point péché : & les autres volontaires & qui déplaisent à Dieu.

Que doit-on dire des défauts naturels & involontaires ?

On est obligé d'autant plus de les souffrir avec patience, qu'ils ne déplaisent point à Dieu, qui les souffre lui-même ; qu'il en est l'auteur ; que souvent ils sont un sujet d'humilité & de sanctification pour ceux qui les ont, mais toujours matiere de Charité, de bonté & de mérite pour ceux qui les souffrent comme il faut, sans impatience, sans aigreur, sans se réfroidir envers ces personnes, sans les mépriser ; qui les supportent dans la vuë de Jesus-Christ, & pour honorer cette divine patience qui souffre les nôtres, sans en avoir moins de bonté pour nous.

Que doit-on faire à l'égard des défauts volontaires, qui sont opposés à la Loi de Dieu ?

Il faut user de la même patience à l'égard de ces défauts, mais avec précaution. Il faut les supporter dans les autres, mais il ne faut ni les aimer,

ni les approuver, ni les entretenir, ni les autoriser en quoi que ce soit. Travaillant à les corriger dans un esprit de Charité & de prudence, soit avec force, soit par douceur selon les besoins & les dispositions des personnes, on doit cependant les supporter jusqu'à ce que qu'ils s'en soient corrigés Lors même que l'on ne peut pas y remedier, on est obligé de les souffrir sans aigreur & sans impatience: mais en gémissant; en observant les momens favorables; en usant de toutes les mesures nécessaires pour y remedier peu à peu. C'est en quoi consiste une partie de la tolerance chrétienne.

Car il faut condescendre, mais il ne faut pas se laisser tomber avec le prochain, sous prétexte de le relever & de le gagner : il ne faut pas avoir pour but de le souffrir toujours, mais de le préparer à souffrir lui-même le remede, par des manieres gagnantes & par tous les bons offices que la Charité peut lui rendre. En un mot, on doit avoir pour but de le mettre en état de n'avoir plus rien qui exerce la patience des autres.

Que doit-on particulierement supporter dans le prochain ?

Ce qui nous choque davantage ; ce qui eſt moins de notre goût ; ce qui incommode plus notre amour propre ; ce qui eſt plus oppoſé à notre humeur & à nos intérêts. Rien n'eſt plus utile à un Chrétien encore imparfait pour apprendre à mourir à ſoi-même, à mortifier ſes humeurs & ſes inclinations, à ſe faire violence pour ravir le Ciel. C'eſt un des plus excellens fruits que l'on puiſſe tirer de l'habitude que l'on eſt obligé d'avoir avec les autres hommes lorſque l'on ſçait ménager les occaſions d'en profiter.

Ceux qui ſont morts à eux-mêmes n'ont-ils plus rien à ſouffrir des péchés des autres ?

Il eſt vrai qu'ils ont beaucoup moins de peine à ſouffrir ce qui incommode & ce qui gêne l'amour propre dans les péchés des autres : parce que leur vertu les éleve au deſſus de tout ce qui les regarde : mais on peut dire que plus ils aiment Dieu, plus les péchés des hommes leur deviennent ſenſibles & odieux en ce qu'ils ont d'oppoſé à Dieu, à ſa Loi, à la juſtice. La malice du péché en elle-même, eſt ici-bas le plus grand fleau d'une ame vraiment chrétienne. L'Ecriture dit, que les péchés

abominables de Sodome affligeoient & persecutoient le juste Lot ; qu'il étoit toujours tourmenté dans son ame par les actions détestables de ces pécheurs qui offensoient ses oreilles & ses yeux.

Voulez-vous bien en donner la raison ?

Plus une ame est à Dieu, plus elle est jalouse de sa gloire, & de ses intérêts, & plus le péché la pénétre, plus la persécution qu'elle en souffre lui devient sensible. Les plus grands Saints ont eu besoin de toute leur force & de toute leur patience pour se soutenir contre les spectacles des désordres & des scandales qu'ils ont vu regner de leur temps : & plusieurs ont souhaité de mourir plutôt que de le voir. Il faudroit être en état d'en sentir le contre-coup pour pouvoir en parler dignement : & une marque visible de notre peu d'amour pour Dieu & de notre foiblesse, est de nous voir si froids & si indolens, lorsque la guerre que le péché fait à Dieu & à Jesus-Christ s'allume de toutes parts.

L'amour de Dieu peut-il produire ces passions si ardentes, que lon a vues en certains Saints contre les péchés des hômes ?

L'amour de Dieu produit dans les

grandes ames tous les mêmes sentimens de douleurs, de crainte, de colere en ce qui regarde ses intérêts & sa gloire, que l'amour du monde produit à l'égard des choses & des personnes que l'on aime : mais avec cette différence, que les mouvemens que l'amour de Dieu excite dans les ames, sont toujours reglés & conduits par la raison, par la Foi, par la vérité ; & ne font perdre ni la paix du cœur, ni la patience : au lieu que ceux, qu'excite l'amour du monde, n'ont ni regle, ni mesure, ni raison ; & qu'ils jettent par tout le trouble, la confusion & le désordre.

Le support de la Charité s'étend-il aux injures qu'on nous fait ?

Si elle supporte les injures mêmes que le péché fait à Dieu, combien plus celles qui ne regardent que nous ; La Charité s'y étudie d'autant plus, qu'elles révoltent tout ce qu'il y a en nous d'amour propre & d'orgueil ; & que l'on n'a jamais plus besoin du secours de la Charité, que lors qu'il faut calmer des flots qui absorbent la raison & l'esprit.

Apportez-en des exemples tirés de l'Ecriture ?

Rien par exemple est-il plus touchant que la patience de David à souffrir un fils révolté, alteré de son sang, prêt à le détrôner. Ce saint Roi ne dit pas un mot contre ce fils barbare & dénaturé, il ne recommande rien avec plus de soin à ses gens que de lui sauver la vie : la nouvelle de sa fin tragique le rend inconsolable. Un sujet perfide le charge d'outrages & d'injures au milieu de son malheur, & le veut lapider. Que fait ce Prince ? Ses Officiers veulent écraser ce miserable : il arrête leur colere : il regarde l'ordre de Dieu qui le châtie par la langue & les mains de Semei ; il le laisse vivre en repos, il le souffre toute sa vie sans en tirer la moindre vengeance.

2. Rois 18.

La même. 16.

Mais un exemple qui en vaut mille, qui passe infiniment tout ce qu'on peut dire, est celui du Fils de Dieu même. Peut-on jamais assez étudier cette bonté & cette patience incomprehensible avec laquelle il souffre un traître & un perfide au rang de ses Apôtres, en sa propre compagnie, cette douceur surprenante ; dont il use envers lui dans le temps même qu'il le livre entre les mains de ses ennemis ?

La Charité n'a-t-elle pas aussi quelque chose à supporter dans nous-mêmes ?

Sans doute : nous avons des défauts comme les autres, peut-être même de plus grands. On est chagrin de se voir imparfait ; on s'impatiente de ce que l'on ne se corrige pas. Il faut donc se supporter soi-même, & cependant travailler sérieusement à devenir meilleur ; afin de n'être pas incommode au prochain & de ne se pas perdre soi-même Il faut être en garde contre le désespoir, le chagrin & l'abbatement. Si l'on a des défauts volontaires, contraires à la Loi de Dieu, il faut en demander à Dieu la victoire avec humilité ; si l'on en a d'involontaires, de naturels, il faut s'en humilier devant Dieu & devant les hommes ; les souffrir avec un esprit calme & tranquile ; & cependant faire effort pour s'en corriger, si cela se peut.

Ne peut-on pas dire en un sens que la Charité a quelque chose à supporter de la part de Dieu ?

Comme Dieu est infiniment parfait, la Charité n'a point de défauts à souffrir de sa part : mais comme son joug paroît souvent dur à la nature ; qui fait passer ses serviteurs par

par divers changemens ; qu'il les fait marcher dans les chemins souvent fort inégaux ; qu'il use de suspensions & de retardemens dans la distribution de ses graces, & même de ses faveurs temporelles, que tantôt il les donne, & tantôt il les retire, qu'il laisse souvent une ame dans les sécheresses ; dans les inquiétudes, dans les incertitudes : la Charité apprend à recevoir tout cela dans une parfaite soumission, à souffrir tout sans se plaindre, à se soutenir dans la vie de la Foi, & à marcher dans des voies si dures avec paix & avec uniformité, sans se laisser ébranler dans ses bonnes résolutions. *Eccle.* 2.

ARTICLE V.

Le cinquiéme caractère de la Charité.

CROIRE TOUT.

Comment faut-il entendre ce que dit saint Paul, que la Charité croit tout ?

Eclairée des lumieres de Dieu, parfaitement soumise à son autorité, elle ne résiste jamais à Dieu, lorsqu'il parle : & aimant le prochain

comme soi-même, elle est toujours portée à croire le bien que l'on en dit, lorsqu'elle n'a pas des preuves assurées du contraire ; & à l'en croire lui-même, lorsqu'il n'y a pas de raison de croire qu'il se trompe, ou qu'il veuille tromper, sur-tout lorsqu'il parle de ses dispositions interieures, & de ses propres actions ; & que la Charité même n'oblige pas à examiner ce qui le regarde, comme elle y oblige les Directeurs, les Confesseurs, les Pasteurs de l'Eglise, ou ceux qui sont en autorité, & qui doivent rendre compte de la conduite des autres.

Que croit la Charité par rapport à Dieu ?

Toutes les vérités qu'il a bien voulu reveler aux hommes ; que l'Eglise nous propose à croire ; & qui se sont conservées dans les divines Ecritures, & dans une tradition constante de tous les siécles jusqu'à nous : non seulement les vérités speculatives, qui ne coûtent rien à croire ; mais aussi les vérités de morale, & de pratique, qui nous sont données pour être les regles de notre conduite ; celles même qui incommodent davantage la nature,

comme de renoncer à soi-même, de porter sa Croix, & de suivre Jesus-Christ pour être sauvé. C'est assez que Dieu parle : il faut croire sans raisonner, tout ce qu'il enseigne de plus incompréhensible & de plus opposé à nos idées, à nos intérêts & à nos préjugés. C'est-là ce que la Charité croïoit sans bornes & sans exception.

Que croit la Charité par rapport au prochain ?

Il faut avouer qu'elle ne croit pas tout ce qu'on en dit, & qu'elle ne l'en croit pas lui-même sur tout ce qu'il dit, sans bornes & sans reserve ; c'est un hommage qui n'est dû qu'à Dieu seul. Elle croit donc du prochain tout ce qui est selon la raison & l'équité. Toujours plus portée à en croire le bien que le mal, il ne lui faut souvent pour cela que des apparences, sur-tout lorsqu'elle n'est point chargée de sa conduite, & qu'on ne lui en demande pas un témoignage positif, au lieu qu'il lui faut pour en croire le mal, des preuves absolument certaines & convaincantes. Au reste, la Charité n'est ni legere, ni inconsiderée, comme on l'a déja vu, elle est incapable

de cette legereté que l'Ecriture condamne, qui croit sans hésiter tout ce qui vient de l'homme : & si elle n'a que des apparences, pour croire le bien du prochain, elle ne le croit que probable, & n'en porte point de jugement formé : elle en laisse à Dieu le jugement, qu'elle souhaite toujours être favorable.

Quel défaut y a-t'il à éviter en cette matiere ?

Il faut éviter les deux extrémités où porte l'amour de soi-même, en cela fort différent de la Charité ; celle-ci éclairée des lumieres de la droite raison & de l'Esprit de Dieu éprouve tout & ne retient que ce qui est bon : détachée de son propre sens, elle reçoit toutes les vérités que Dieu enseigne : elle croit tout ce qui vient de son esprit, tout ce qui porte à lui.

L'amour propre au contraire frappé des fausses lueurs d'une raison obscurcie par le péché, ou ne veut se donner la peine de rien examiner, & croit tout sans discernement ; ou ne goûtant que les choses de la terre, ne consultant que son propre sens, il ne veut rien croire de ce qui lui paroît contraire à ses intérêts, à

ſes préjugés, à ſes idées, le plus ſouvent il ne croit que ce qui frappe les ſens.

La Charité tient un juſte milieu; Elle ne croit jamais légérement: elle ne croit rien qu'elle n'ait raiſon de croire: & dans les choſes de la religion toute ſa raiſon eſt l'autorité de Dieu qui parle, & de l'Egliſe qui propoſe; mais auſſi elle croit tout ce qui vient de cette ſource, & par ce canal; tout ce que la droite raiſon, l'équité & la juſtice autoriſent.

ARTICLE VI

Le ſixiéme caractère de la Charité.

ESPERER TOUT.

Pourquoi l'Apôtre, dit-il, que la Charité eſpere tout?

Parce qu'elle n'attend & n'eſpere rien que de Dieu, & qu'elle ſçait que fidele dans ſes promeſſes & tout puiſſant pour agir, il ne trompe jamais l'attente de ceux qui mettent en lui toute leur confiance. C'eſt à la Charité ſeule que toutes les promeſſes ſont faites; toutes les récompenſes ſont pour elle. C'eſt pourquoi elle eſpere tout ce qu'il promet ſans crainte d'être jamais confonduë en ſon eſperance. *Rom.* 5.

Elle ne désespere de rien parce qu'elle a déja entre les mains les trésors de Dieu, qu'elle a droit à tous ses biens; elle les achete par ses travaux, par ses souffrances, par sa fidelité, sçachant combien celui en qui elle espere, est un juste Juge & un Dieu plein de bonté.

Sur quoi est fondée, cette esperance?

Sur la misericorde & la fidélité de Dieu; sur la vertu toute puissante de son esprit qui opere tout ce qu'il lui plaît dans le cœur de l'homme; sur les mérites infinis du Sauveur, sur l'expérience qu'elle a de ce qu'a déja fait en elle la grace de Jesus-Christ. Sur des fondemens si surs, il n'est rien qu'elle n'ose esperer de Dieu, qu'elle ne désire & qu'elle ne demande par ses vœux & ses prieres.

La vue de la foiblesse de l'homme & de la force des ennemis du salut n'affoiblit-elle point cette esperance?

Rom. 4. Nullement: & à l'exemple d'Abraham, elle espere contre toute esperance, nonobstant l'extrême foiblesse de l'homme, les révoltes de la chair, les oppositions & les obstacles du monde, les attaques & les
Job. 13. ruses du démon. Comme le S. homme Job elle dit: quand il m'ôteroit

la vie , j'efpererai toujours.

Elle fçait que ce qui paroît difficile & fi éloigné, lorfque la cupidité refferre le cœur, devient facile, agréable, & proche de nous, lorfqu'il plaît à Dieu d'élargir le cœur & de l'ouvrir à fon amour. C'eft le grand effet que produit la Charité, de changer l'homme en un autre homme ; en changeant le cœur elle change les œuvres, & fait paffer de la mort à la vie.

Pourquoi la Charité efpere-t-elle ces grands biens ?

Elle les efpere pour foi-même : elle les efpere pour le prochain. Pour foi-même, elle n'efpere point en vain, parce qu'elle bannit du cœur tout ce qui peut en empêcher l'acquifition & la poffeffion. Elle y fait mourir la cupidité ennemie de la grace & de la juftice, elle s'efforce de meriter les biens promis par fes bonnes œuvres. Prête à tout facrifier, tout perdre, tout fouffrir, rien ne la rebute.

Comment efpere-t'elle les biens pour le prochain ?

Elle les efpere felon le fondement qu'elle en a : beaucoup pour ceux dont elle connoît la parfaite fidélité à Dieu, & moins à proportion pour

ceux qui se font moins de violence pour entrer par la porte étroite. Mais quelque loin que les pécheurs lui paroissent du Royaume de Dieu, elle ne désespere de personne en cette vie. Elle craint, elle tremble pour eux, mais elle leur ouvre toujours les moyens de rentrer dans la voie de l'esperance chrétienne.

Que fait la Charité pour mettre les pécheurs en état d'esperer les biens promis ?

Elle les presse, elle les sollicite, les instruit, les corrige, les attend; elle gémit, elle pleure sur eux, elle prie, elle demande leur conversion avec importunité. Son esperance ne se lasse point: elle attend tout de la bonté de Dieu.

Quelles sont les considerations qui la soutiennent dans cette esperance ?

Elle sçait que nulle maladie n'est incurable à un Médecin tout-puissant; que rien n'est impossible à celui qui est le pere des esprits & le maître des cœurs. Elle n'ignore pas combien de grands pécheurs, de gens qui paroissoient désesperés, ont obtenu misericorde; qu'une abondance de grace est répanduë, où il y avoit une abondance d'iniquité; & c'est par ces raisons qu'elle espere

tout pour eux : mais cela n'empêche point qu'elle ne les tienne dans une frayeur salutaire, parce que c'est par misericorde que Dieu les rappelle, & non par justice. C'est même par cette frayeur que l'esperance qu'elle a pour eux s'affermit, & qu'elle tâche de leur en inspirer à eux-mêmes.

Quel effet produit cette esperance au dedans de nous par rapport à Dieu.

Sçachant combien il est riche pour combler de bien ceux qui esperent en lui, & que nous ne sommes que pauvreté & indigence, elle nous détache de nous-mêmes, nous éleve au dessus de toutes les esperances humaines, nous attache uniquement à Dieu, & nous fait dépendre comme de celui dont nous devons tout attendre, & à qui nous devons avoir recours dans tous nos besoins.

Quel est son effet par rapport à nous-mêmes ?

C'est de nous défendre de deux extrémités opposées ; l'une de ne rien esperer, & l'autre d'esperer trop : La premiere est pusillanimité ou désespoir, & l'autre est présomption. L'on n'espere rien, lorsque sans penser au médiateur par lequel nous pouvons avoir accès auprès de

Dieu, on ne regarde que sa propre corruption & sa misere. L'on espere trop, & l'on n'espere point comme il faut, lorsque plein de ses propres mérites, & d'une confiance présomptueuse en ses propres forces, on attend tout de soi & rien de Dieu, ou qu'on l'attend tellement de lui que l'on croit qu'il seroit injuste, s'il ne nous donnoit pas tout ce que nous lui demandons.

L'esperance Chrétienne fait que nous ne voïons en nous que miseres; mais elle nous montre celui qui est la misericorde même : celui au nom duquel rien ne nous peut être refusé. Elle espere tout par ses mérites : & par là elle nous défend de la pusillanimité & du désespoir. Elle nous fait sentir d'un autre côté notre indignité extrême, & la justice de Dieu qui ne nous doit que le châtiment : & par là elle nous défend de la présomption.

Quel est son effet par rapport au prochain ?

Sçachant que des pierres mêmes Dieu peut faire naître des enfans à Abraham, elle s'applique au prochain, travaille avec zèle & avec vigilance à son salut, & demande

ſans ceſſe ſa converſion, ſon avenement, ſa perſeverance, & ſa parfaite ſanctification. Elle n'oublie rien de ce qui peut ſervir aux deſſeins de Dieu ſur lui : & elle eſpere toujours que Dieu voudra bien y joindre l'operation de ſa grace & y donner bénédiction.

ARTICLE VII.

Septiéme caractère de la Charité.

SOUFFRIR TOUT.

QUe nous apprennent ces paroles de l'Apôtre, la Charité ſouffre tout ?

Elles nous apprennent que la Charité étant amour, & l'amour agiſſant avec plaiſir, elle fait trouver tant de douceur dans les peines & les travaux de la vie chrétienne, que rien ne nous abbat, que rien ne nous fatigue, quand il s'agit du ſervice de Dieu & du prochain.

L'Apôtre parle le langage de la charité lorſqu'il dit qu'il peut tout en celui qui le fortifie ; que lorſqu'il eſt foible, c'eſt alors qu'il eſt fort ; que ni la vie la plus délicieuſe, ni la plus pénible, ni la mort la plus cruelle ; en un mot que rien ne le ſéparera de l'amour de Dieu en Jeſus-

Philip. 4. 2. Cor. 12. Rom. 8.

Sag. 10. Christ. C'est cette sagesse que le S. Esprit assure être plus puissante que
Cant. 8. toutes choses, c'est cet amour qui est plus fort que la mort, dont le zèle est inflexible comme l'enfer, dont les lampes sont des lampes de feu & de flammes, que les grandes eaux des afflictions & des persécutions ne peuvent éteindre.

En combien de manieres peut-on entendre ces paroles, que la Charité souffre tout ?

On les peut prendre en deux manieres, par rapport à Dieu, & par rapport au prochain.

1°. La Charité fait que l'on attend le Seigneur, lorsqu'il semble ne nous pas exaucer. Car l'expression dont l'Apôtre se sert, signifie souffrir & attendre, ou souffrir en attendant, & se soutenir jusqu'à ce que l'on ait obtenu ce que l'on desire & ce que l'on espere.

Qu'est-ce que la Charité attend du Seigneur ?

Elle attend ses momens, ses regards favorables, l'accomplissement de ses promesses. Elle attend sa grace dans la tentation, son secours & sa protection dans l'opression & la persecution, du soulagement dans

ses miseres : elle attend les recompenses de l'autre vie en gémissant comme étranger sur la terre ; elle attend tout cela dans une parfaite soumission aux ordres de Dieu, avec une paix interieure qui ne se lasse point de quelque retardement que Dieu use ; quoi qu'il y ait à risquer, & à souffrir dans cette attente.

C'est à quoi le Prophète nous anime lorsqu'il dit : Attendez le Seigneur, agissez courageusement. C'est à tous, dit saint Augustin, que Dieu parle, nous ne sommes qu'un en Jesus-Christ, nous demandons tous cette felicité qu'il nous a promise : nous gémissons de nos miseres. Attendez le Seigneur, agissez avec courage ; que votre cœur se remplisse de force & de confiance : & attendez le Seigneur. Celui qui a perdu cette patience & cette confiance, tombe dans l'affoiblissement, & devient comme une femme foible & craintive. Il faut pourtant que les femmes écoutent cet avertissement, aussi-bien que les hommes, parce qu'ils ne composent qu'un même corps en un seul Jesus-Christ. En attendant le Seigneur, vous possederez celui que vous attendez. Ps. 26.

O

Quelle est la 2. maniere dont on doit entendre les paroles de l'Apôtre ?

On peut les expliquer ainsi par rapport au prochain : dans ce lieu d'exil, où nous vivons avec des hommes foibles, corrompus, méchans, nous avons à souffrir ; & leurs mauvais traitemens ne doivent point nous décourager, & nous empêcher de leur vouloir le même bien qu'à nous-mêmes ; de leur rendre toutes les assistances qui sont en notre pouvoir, & qu'on peut prudemment leur rendre, sans les aigrir davantage & sans les rendre plus méchans & plus aveugles.

Une ame chrétienne doit en souffrir les mépris, les injures les outrages, les violences, les exils, les prisons, la mort même, sans se lasser de prier pour eux, de procurer leur salut par tous les moyens possibles ; & d'attendre leur conversion de celui qui fait misericorde à qui il lui plaît. *Rom. 9.*

N'est-il jamais permis d'arrêter les injustices de ceux qui nous font souffrir, ni de s'y opposer ?

Ce que l'on vient de dire, n'empêche point ce qui se doit faire dans l'ordre de Dieu, & selon les regles

de la discipline & de la justice. Si ces personnes dépendent de nous, la loi de la Charité & de la justice nous oblige de leur ôter les moyens de faire le mal, & de nous maltraiter nous-mêmes si cela se peut. Si l'on n'a point de pouvoir sur eux, & qu'on puisse les arrêter par des voies que la Charité ne désaprouve point, on doit y avoir recours, si l'on est en état de le faire, mais sans passion & sans ressentiment.

Cette conduite n'est-elle point contraire aux regles que l'on a établies après saint Paul ?

Elle n'y peut-être contraire, si c'est la Charité qui agit. Lorsqu'elle donne le mouvement à tout, on ne perd ni le calme interieur, ni la patience, ni l'amour que l'on doit au prochain. On n'en use même de la force, & on n'en doit user que parce qu'on l'aime ; qu'on veut lui ôter les moyens d'executer ses mauvais desseins & de se perdre lui-même ; c'est arracher l'épée à un furieux ; c'est lier un phrénétique ; c'est frapper un létargique pour le réveiller & l'empêcher de mourir.

Est-il permis en ce cas de faire du mal à ceux qui nous en font ?

On doit avoir pour but d'empêcher le mal, mais jamais d'en faire à ceux qui nous maltraitent, ou qui nuisent au public ou aux particuliers. La Charité ne veut que leur bien. Il faut même avoir beaucoup d'égard à la bienséance & à l'honneur de son état : il y a des personnes à qui il ne convient pas de punir, ni de poursuivre la punition des méchans.

Ne doit-on point avoir encore quelques autres égards ?

On doit encore avoir beaucoup d'égard à la cause pourquoi l'on souffre. Si c'est pour la Religion, pour la vérité, quel meilleur parti peut-on prendre que celui d'imiter Jesus-Christ, & les saints Martyrs ? Ils ont souffert, mais il n'ont point usé de leur autorité, ni de leur crédit, pour arrêter la fureur de leurs persécuteurs, lors même qu'ils le pouvoient faire ? Que ne pouvoit point Jesus-Christ, & qu'a t'il fait pour se tirer des mains de ses ennemis ? Il a évité, il s'est caché : mais il n'a point usé de sa puissance. C'est en ces rencontres qu'il faut faire honneur à la cause de Dieu & à son Evangile.

CHAPITRE IV.

De la durée de la Charité, des fautes des justes, & de la double crainte servile & filiale.

ARTICLE I.

Durée de la Charité.

QU'est-ce que l'Apôtre nous enseigne de la Charité apr s en avoir fait un si beau portrait ?

Il nous en montre l'excellence par sa durée. La charité, dit-il, ne finira jamais, Les dons de Dieu qui ne sont destinés qu'à l'utilité des autres comme le don de prophétie, le don des langues, & tous ceux de ce même caractère, ne subsistent plus dans le Ciel, où ils ne sont plus utiles, parce qu'il n'y a plus de besoins. Il dit même que la Foi & l'esperance ne sont nécessaires que pour cette vie. Nous n'y voyons point Dieu, ni ses mystères : & il faut de la Foi pour les croire. Nous ne l'y possedons pas encore, mais nous esperons de le posseder. Au lieu que dans le Ciel, il n'y reste plus rien à faire à la Foi; on y voit Dieu face à face : ni à l'Esperance, parcequ'on le possede.

L'Apôtre nous enseigne donc que tous ces dons finissent avec notre vie : mais que pour la Charité, elle ne finit point : elle nous accompagne dans l'Eternité : elle y fait notre bonheur.

Pourquoi la Charité est-elle une vertu de l'Eternité?

1°. Par rapport à nous-mêmes, parce qu'elle ne nous est donnée de Dieu que pour notre sanctification : or nous devons être Saints dans toute l'Eternité. Loin d'y cesser, la Sainteté y est consommée. La Charité seule nous rend Saints, parce que seule elle nous unit à Dieu : loin donc d'être abolie dans l'Eternité, elle y sera à son plus haut point de perfection.

2°. Par rapport au prochain, parce que Dieu étant dans le Ciel, tout en tous, nous ne serons tous en lui qu'une même chose, nous aimant les uns les autres de l'amour le plus pur, le plus désintereßé, & le plus parfait. La Charité ne peut donc jamais finir par rapport au prochain : puisqu'elle réunira tous les Elus dans le sein de Dieu même, pour n'en faire à jamais qu'un cœur, qu'une ame, qu'une même Jerusalem, un même Christ

composé du chef & de tous ses membres.

Et à l'égard des méchans la Charité finit-elle ?

La Charité des Serviteurs de Dieu, embrasse dans cette vie tous les méchans, parce qu'on ne sçait pas encore ce qu'ils seront un jour & qu'il faut désirer leur conversion & leur salut : mais dans le Ciel elle ne les peut plus aimer, lorsqu'elle sçait leur sort pour l'Eternité ; parce que s'en étant rendus indignes, ils sont devenus l'objet de la haine, & de la malediction de Dieu : & que la Charité des Saints, ne peut ne point être conforme en toutes choses, à celle de Dieu & à ses volontés, lorsqu'elle les connoît. Ils aiment tout ce qu'il aime, & ils ne peuvent avoir que de l'horreur pour tout ce qui est l'objet de sa haine.

Pourquoi la Charité ne finira-t'elle point par rapport à Dieu ?

Parce qu'immortel, Eternel, immuable, toujours aimable infiniment, on ne l'aime point comme il faut, si on ne l'aime d'un amour souverain, Eternel & immuable. Il est le principal, ou plutôt l'unique objet de la Charité : c'est de lui qu'elle coule

comme de sa source : c'est vers lui qu'elle remonte : c'est en lui qu'elle repose & qu'elle demeure éternellement : & l'unique occupation de cette divine vertu dans le Ciel sera de le contempler, de l'aimer, de le louer, de le goûter, d'en jouir, sans pouvoir jamais s'en lasser. C'est-là qu'elle ne peut plus rien aimer qu'en lui & pour lui ; qu'elle n'aime plus que lui seul dans ses créatures bienheureuses : & ainsi tant que Dieu sera Dieu, la charité subsistera.

La Charité n'est-elle pas donnée pour assister le prochain, comment subsiste-t'elle donc dans le Ciel où il n'y a plus de besoins

La Charité nous est donnée précisément & avant tout pour aimer Dieu, ce bien infiniment aimable, & pour nous rendre heureux en l'aimant : parce que l'homme n'est fait que pour lui. C'est-là son premier & son plus grand objet : & comme il subsiste éternellement, il demande un amour éternel. Mais en cette vie elle assiste le prochain, parcequ'il est l'ouvrage de Dieu ; parcequ'il le veut & que la Loi éternelle l'ordonne. Hé ! comment la Charité qui est si tendre, pourroit-elle voir sans compassion dans les souffrances celui qui

est créé à l'image de Dieu, & racheté du Sang d'un Dieu ? Mais cet acte de la Charité ne dure qu'autant qu'il y a des besoins à soulager & des maux à guérir ou à prévenir

Ne peut-on pas tirer de ces principes des instructions importantes ?

Très-importantes : car puisque la charité est le seul des trésors de Dieu que l'homme emporte avec soi en mourant, on doit faire peu d'état de tout le reste : il n'est rien au monde que l'on ne doive donner, perdre, sacrifier pour acquerir un si grand bien, pour l'accroire & le conserver jusqu'au dernier soupir.

La Charité accompagne-t'elle dans le Ciel celui qui n'a pas soin de l'acquérir pendant sa vie ?

Comment pourroit-elle accompagner dans l'Eternité celui qui ne la possede pas dans les derniers momens ? Et comment la peut-on avoir en ces momens, si l'on n'a pas eu soin de l'acquérir, de la cultiver, & de l'exercer durant sa vie. C'est la vie qui conduit à la mort : & telle vie, telle mort.

Sur quoi cela est il fondé ?

Sur la Doctrine constante de l'Ecriture & des SS. Peres, qui est que

l'on ne recueille point, ce que l'on n'a point semé ; que l'on n'a point à la fin de sa vie les provisions de salut que l'on n'a point eu soin de faire lorsque l'on étoit en état de cela, que l'on ne peut bien mourir pour l'ordinaire qu'après une bonne vie, qu'une vie de péché mene le plus souvent, & presque toujours à une mort malheureuse : que s'il arrive quelquefois le contraire, comme il est arrivé au bon Larron, c'est un miracle de la Toute-Puissance de Dieu. & non une regle ni un exemple : qu'en attendre une semblable, c'est une présomption qui en rend entierement indigne, & qui est souvent punie par la perseverance dans le mal.

Or quiconque n'aime point Dieu, ni le prochain ; quiconque ne le fait point voir par ses œuvres, vit & demeure dans la mort du péché, selon S. Jean : s'il y demeure toute sa vie, il meurt presque toujours dans le péché & dans la haine de Dieu.

Faites-moi en peu de mots un détail des preuves d'une si terrible vérité.

Les preuves n'en sont que trop communes.

1°. Dieu même nous en menace en une infinité d'endroits de l'Ecriture.

2°. Il n'a laiſſé dans tous les livres ſacrés qu'un ſeul exemple du contraire, qui eſt celui du bon Larron, comme pour nous dire : il y en a un, ne déſeſperez pas ; il n'y en a qu'un ſeul, ne préſumez pas.

3°. Tous les ſaints Peres, ces Docteurs ſi remplis de l'Eſprit de Dieu & de ces vérités aſſurent conſtamment la même choſe.

4°. L'experience en eſt une preuve univerſelle, & expoſée aux yeux de tous les hommmes. Tout le monde voit que chacun meurt ordinairement dans les mêmes ſentimens & les mêmes diſpoſitions où il a vécu.

5°. Si quelqu'un rentre en ſoi-même à la mort après une vie de péché, rien n'eſt plus ſuſpect, parceque rien n'eſt plus forcé. Mille raiſons humaines ſe préſentent à l'eſprit : la crainte des flammes dévorantes preſque déja préſentes, & qui ſe font ſentir d'une maniere ſi vive, y a ſouvent beaucoup plus de part que la haine du péché, & l'amour de Dieu. La pénitence d'un malade eſt elle-même bien malade, la pénitence d'un homme mourant ſouvent eſt morte elle-même. L'amour propre & l'intérêt en ſont preſque toujours *Aꝗ. 6.*

les plus grands ressorts, & la grace y a la moindre part.

6°. La conversion est le changement du cœur : le cœur ne change que par un amour de Dieu, qui y domine sur le péché & sur les habitudes criminelles. Ce changement est bien difficile, sur-tout à la mort, où l'esprit & le cœur sont comme absorbés par la crainte, la douleur & le chagrin. L'homme a une pente effroïable à aimer la créature, & à s'aimer soi même ; pente qui se fortifie à l'infini par une habitude longue & inveterée.

On ne se convertit & on n'aime Dieu qu'à mesure que l'on déteste le péché, & sur-tout cet amour propre, qui en est la source. Il faut pour cela se haïr-soi même, mépriser le monde & tout ce qui en est ; ne plus désirer que Dieu ; ne craindre plus rien que de le perdre ; ne mettre son plaisir qu'à le posseder. Cela est-il facile à la mort, de haïr ce que l'on a si long-tems aimé, de mépriser ce que l'on a goûté avec plaisir pendant des années, & une vie entiere ; ou que l'on a désiré & recherché avec tant de passion ; de n'en plus craindre la perte, & de n'y plus mettre son

son plaisir. Un cœur plein d'avarice, de vanité, d'ambition, de l'enchantement des plaisirs, ne change pas aisément.

7°. En voit-on beaucoup de ceux, qui se trouvant à l'extrémité, sur tant de belles protestations ont reçu les Sacremens; qui ont tant formé, comme l'on dit, d'actes de contrition l'amour de Dieu, de détestation du péché, voit-on beaucoup de ces gens à changés lorsqu'ils reviennent en santé? Aimant toujours ce qu'ils ont aimé, désirant ce qu'ils ont désiré, emués de mêmes passions, on les voit penser, parler, agir comme auparavant. Où est donc la conversion?

8°. La conversion d'un pécheur est un grand effet de la grace: Dieu la donne à qui il lui plaît: on ne la mérite point: elle ne seroit plus grace. Y-a-t'il lieu de croire qu'il la donne à la mort à ceux qui l'ont méprisée & foulée aux pieds toute leur vie; qui ont fait tout ce qu'il faut pour s'éloigner & pour s'en rendre indignes? Car quoi qu'on ne la mérite point absolument, on ne l'obtient néanmoins que par beaucoup de prières, de larmes, d'efforts, de préparations, d'œuvres de pénitence: à quoi

rien n'est plus opposé que la vie de ceux qui ne se souviennent de Dieu que quand il les menace de leur tourner le dos, & de se rire de leurs prieres.

Que doit-on conclure de là ?

Que rien n'est si rare que de commencer à aimer Dieu à la mort, lorsqu'on ne l'a jamais aimé comme il faut, & que l'on a toujours remis à ce dernier moment à acquérir la Charité.

C'est imiter les Vierges folles qui ne font provision d'huile qu'au moment que l'Epoux les appelle ; elles se hâtent alors d'en acheter, mais trouvant à leur retour la porte fermée, elles se voient rejettées à jamais de la présence, & de la demeure de l'Epoux.

Comment évite-t'on un si grand malheur ;

En travaillant de bonne heure à s'établir dans la vraie charité intérieure, à l'enraciner de plus en plus, à la faire croître sans cesse dans son cœur par une exacte fidélité à Dieu, & par toutes sortes de bonnes œuvres, à la conserver comme un précieux trésor, comme cette perle de l'Evangile qui fait toutes les richesses des Elus afin de la faire passer dans cette bienheureuse

patrie des Exilés, où elle ne se perd plus, & où elle demeure invariable, & inaltérable pour jamais.

Comment faut-il aimer Dieu, pour l'aimer éternellement ?

1°. Il faut l'aimer uniquement & souverainement, n'aimant rien avec lui, que l'on n'aime pour lui, n'aimant que ce qu'il ordonne d'aimer, & ne l'aimant que pour lui plaire.

2°. Il faut l'aimer sincerement, intimement, dans la vérité, & d'un amour qui remue le fonds du cœur, qui tourne vers Dieu les affections les plus secretes. Tout déguisement lui déplaît & le chasse du cœur.

3°. Cet amour doit tous les jours devenir plus fort, plus vif, plus ardent. Ne pas avancer dans la voie de la Charité, c'est reculer, c'est se mettre en un danger évident, de retomber dans un état beaucoup plus mauvais que le premier.

4°. Cet amour doit être uniforme, sans variation, sans contradiction, persévérant. Dieu nous aime de toute éternité, & dans toute l'éternité, nous pécheurs, misérables & indignes du moindre de ses regards. Quoi de plus juste que de l'aimer toujours, lorsque par une grace si précieuse il

a bien voulu se faire trouver à nous pendant qu'il demeure inconnu à tant d'autres? Quoi de plus raisonnable, & d'une plus étroite obligation que de l'aimer également dans tous les états, dans la maladie comme dans la santé, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans l'élévation & dans l'humiliation? Rien devroit-il nous séparer de son amour, en dût-il couter la vie? La mort sépare les hommes de tout ce qu'ils aiment sur la terre: l'amour de Dieu ne sera-t'il pas plus fort que la mort, pour nous en séparer dès à-présent, & pour nous tenir attachés, malgré la puissance des ténebres, à ce qui doit faire notre bonheur éternel?

ARTICLE II.

Des péchés des Justes, Regle pour discerner si l'on a la Charité.

LOrsque la Charité manque à produire quelqu'un des effets dont on a parlé, est-ce une marque qu'on ne l'a pas?

Il est vrai que la Charité selon un saint Docteur de l'Eglise, fait de grandes choses par tout où elle est, & que là où elle ne fait rien, elle n'y est point: mais si c'est dans une occasion peu importante; qu'elle man-

que à produire quelqu'un de ses effets : & si l'action que l'on fait contre la charité, n'est point du nombre de celles qui méritent l'exclusion du Ciel, ce n'est point une marque certaine que l'on n'ait point la charité ; les plus Saints auront toujours des foiblesses jusqu'à la mort : la concupiscence n'est absorbée par une entiere victoire de la grace de Jesus-Christ qu'à l'entrée de l'éternité ; les Justes la portent par tout avec eux en cette vie, mais on ne l'emporte point dans e Ciel.

Il est une infinité de péchés qui uent l'ame d'un seul coup : mais un uste qui viole la charité par quel|ues fautes legeres, par des péchés éniels, de surprise, d'ignorance, ou e foiblesse, ne la perd pas pour cela, c ce n'est point une marque qu'elle e domine point dans son cœur.

Ces sortes de fautes ne peuvent-elles as conduire peu-à-peu au péché mortel ?

Sans doute, si on les néglige. Ceui, dit l'Ecriture, qui méprise les etites choses tombera peu-à-peu. Ce ui est petit, est petit, dit S. Augusin, mais d'être fidele dans les petis choses, c'est quelque chose de rand.

Comment ces fautes legeres font-elles tomber dans le péché mortel ?

Elles font insensiblement refroidir l'amour de Dieu & du prochain, lorsque l'on n'a pas soin d'y remédier, & de s'en corriger de bonne heure ; l'ame s'appésantit, ses mauvais penchans se fortifient, on perd l'habitude du bien ; on s'accoûtume à voir le mal & à le faire sans beaucoup de scrupule ; on se dissipe dans les objets extérieurs, & on s'affoiblit de plus en plus ; on éloigne la grace qui fait toute la force de l'homme intérieur ; les attraits des sens deviennent plus vifs : le monde séduit au dehors ; le démon tend ses piéges en secret ; la concupiscence entraîne au dedans. C'est ainsi qu'on descend par dégrés, & qu'enfin on tombe tout-à-fait.

Que doit-on conclure delà ?

Que l'on ne doit pas négliger les péchés véniels, parce qu'ils sont petits : mais plutôt les craindre parce qu'ils sont en grand nombre. Les fautes des plus justes sont innombrables : cette multitude qui retranche toujours du poids de la Charité, & qui ajoûte à celui de la cupidité, accableroit enfin une ame,

si l'on n'avoit soin de l'en purifier chaque jour par ses larmes & ses prieres; par une vie d'humilité, de pénitence, de mortification : par le soin que l'on a de veiller sur son cœur; sur ses sens, sur sa conduite; par toutes les bonnes œuvres qui sont dans l'ordre de ses devoirs.

A quoi reconnoît-on donc, si l'on a la Charité, ou si on ne l'a pas?

Par le gros des actions, par la conduite ordinaire, sur-tout dans le domestique & avec ses amis particuliers; par tout ailleurs on se masque & on se déguise aux autres, & à soi-même. Cela se connoît dans les rencontres importantes, où il y a à risquer, à perdre, à souffrir; lorsque nos intérêts, nos plaisirs, nos volontés se trouvent en concurrence avec les intérêts de la vérité & de la justice du prochain; avec la volonté & l'ordre de Dieu; lorsqu'il faut nécessairement prendre parti pour Dieu, ou pour le monde & la chair.

Cela se voit encore par le soin que l'on a, ou que l'on n'a pas d'avancer; de fuir les occasions du péché; de chercher les moïens de faire le bien; d'être fidele à Dieu dans les tentations; & lès épreuves, d'obéir à ses

ordres, de correſpondre à ſa grace, de vivre d'une maniere oppoſée aux maximes & à l'eſprit du monde ; de conſerver l'eſprit de priere & de recueillement ; de remplir les devoirs de la piété, de ſa vocation ; & ſurtout d'exercer en toutes rencontres, ſelon ſon pouvoir & ſa condition, la charité envers le prochain & ſes ennemis mêmes.

En un mot, c'eſt par le gros des actions que l'on eſtime l'un ambitieux, l'autre avare, celui-ci vindicatif, celui-là médiſant, un autre voluptueux. On peut à peu près juger de même de l'amour de Dieu & du prochain, ou de l'amour du monde.

Faire ſouvent des œuvres de charité eſt-ce toujours avoir la charité?

Il ne faut pas s'y tromper : S. Aug. dit que tout ce que la charité fait au dehors, l'orgueil le peut faire au dedans. Une compaſſion humaine, un naturel tendre, un amour propre, un déſir d'être approuvé, un intérêt ſecret imitent ſouvent la charité & en prennent la place dans le cœur de l'homme, ſans qu'il en paroiſſe preſque de différence au dehors. Qui diſtinguoit les Vierges ſages, & les Vierges folles ? l'huile que les unes

avoient dans leurs vases & que les autres n'avoient pas : & cela ne se voit qu'au moment qu'elles sont appellées de l'Epoux. Un homme entre dans la salle du festin sans la Robe Nuptiale, & il n'est reconnu que par l'examen que le Roi en fait. Souvent même les fausses vertus jettent plus d'éclat que les véritables.

Quelles sont donc les marques les plus sures de la Charité ?

La seule preuve de l'amour sont les œuvres, dit S. Gregoire le grand. La vertu du Saint Esprit qui répand la Charité dans le cœur, ne peut souffrir les retardemens de la paresse & de la négligence, dit saint Ambroise. L'amour selon saint Augustin, n'est jamais oisif & sans action.

Quelles sont en général les œuvres que l'amour de Dieu produit le plus souvent ?

Les œuvres qu'il produit comme naturellement sont celles qui tendent plus à humilier l'homme ; à relever la grandeur & la bonté de Dieu qui est le principe & la fin de cet amour.

La premiere chose qu'il fait dans une ame est de lui inspirer du mépris pour elle-même, de la porter à

renonce à soi, à s'abbaisser sous la main toute-puissante de Dieu, à reconnoître sa misere, à se punir elle-même des fautes innombrables où elle tombe chaque jour, à souffrir & porter sa Croix, à préferer autant qu'il est en elle & que l'ordre de Dieu le peut permettre, la pauvreté aux richesses, l'obscurité & un état bas à l'éclat & aux places honorables, la retraite au commerce des hommes.

La seconde chose est d'aimer le prochain pour le Ciel, & ceux mêmes que l'on a moins de sujet d'aimer; être toujours prêt à rendre service au prochain d'aussi bon cœur, lorsqu'il n'y a ni profit ni honneur à en attendre; que si l'on devoit y trouver toute la satisfaction que l'on pourroit souhaiter, être aussi prompt & aussi ardent aux exercices de piété & à la pratique des bonnes œuvres, lorsqu'on agit dans le secret, où le bien que l'on fait, ne doit être vu, ni connu de personne, que si l'on étoit exposé à la vuë du public: ce sont les marques les plus sures & les moins suspectes d'un vrai amour de Dieu, & d'une charité qui ne cherche point ses propres intérêts,

à qui Dieu tient lieu de toute récompenſe en ce monde & en l'autre.

ARTICLE III.

Double crainte, ſervile & filiale.

Lorſque l'on peut ſe rendre ce témoignage, que l'on n'agit point pour être vû des hommes, n'a-t'on plus rien à craindre ?

On aura toujours à craindre & l'on ne doit jamais être ſans crainte pendant que l'on portera une chair de péché au milieu de tant d'ennemis. Souvent dit S. Gregoire, l'eſprit de l'homme ment à ſoi-même, & s'imagine aimer le bien, qu'il n'aime point & haïr le mal qu'il ne haït point : il s'imagine avoir au fond du cœur ce qui n'eſt que dans la ſurface de l'eſprit. L'amour propre aime tout l'éclat & toute l'apparence de la vertu ; il en aime la parure, mais non la réalité. Et qui ſçait s'il n'eſt point de ceux dont l'Apôtre dit, que ſous une apparence de piété ils en ruinent la vérité & l'eſprit ? que ſçait-on ſi ce n'eſt pas l'ombre de la vertu que l'on aime, plutôt qu'elle même. Les plus méchans ne veulent point paſſer pour ce qu'ils ſont.

moïen de se détacher d'un séjour qui entraîne tant de monde par ses faux attraits, c'est d'y vivre dans la crainte jusqu'au dernier soupir, & de ne craindre rien davantage que d'y demeurer long-temps. Le plus grand malheur d'un Chrétien seroit de n'en jamais sortir.

Quelle est cette crainte du Seigneur que l'Ecriture nous recommande si souvent ?

C'est celle que la Charité produit dans le fonds du cœur durant le cours de cette vie mortelle. D'un coté touchée de la beauté & de l'excellence de son souverain bien, elle désire avec empressement de s'y voir réunie & de jouir de ses délices : & de l'autre sentant la foiblesse & la corruption de l'homme, elle craint de lui déplaire par quelque péché, de le perdre & de s'en voir séparée dans l'éternité.

Une ame qui aime Dieu, est une épouse qui craint de blesser les yeux de son époux & d'en être rejettée ; c'est un enfant qui craint d'offenser son Pere, & d'attirer sa malédiction ; elle craint plus le péché, parce qu'il est contraire à la Loi de Dieu, que parce qu'il damne : elle appréhende plus de devenir injuste que malheu-

reuse. En un mot comme la Charité ne désire qu'une chose, qui est Dieu ; aussi elle ne craint qu'une chose, qui est d'en être privé ; mais elle le craint comme le seul mal qui soit à craindre pour un Chrétien.

L'Apôtre saint Jean ne dit-il pas que la crainte ne se trouve point avec la Charité ?

1. Jean. 4. Saint Jean dit que la crainte ne se trouve point avec la Charité ; que lorsqu'elle est parfaite, elle chasse la crainte ; que celui qui craint, n'est point parfait. Il est vrai : mais il l'entend de la crainte servile, qu'on appelle, qui n'a pour objet que la peine du péché, & non le péché même ; qui craint de brûler, & non d'offenser Dieu ; qui est ennemie des supplices, & non de l'injustice qui les attire ; qui se met peu en peine de déplaire à Dieu pourvu qu'on ne soit pas damné.

Pourquoi cette crainte se nomme-t'elle servile ?

Parce qu'elle imite les esclaves, qui ne servent leurs maîtres que pour éviter le châtiment, & lorsqu'ils ont les yeux sur eux ; au lieu que la premiere se nomme filiale, parce qu'elle imite les enfans bien nés qui servent leur pere par amour, & qui crai-

gnent beaucoup plus ſa diſgrace que le châtiment.

Eſt-ce un mal que de craindre l'Enfer ?

Ce n'eſt point un mal en ſoi, rien même n'eſt plus raiſonnable, que de craindre beaucoup un ſi grand mal : & ce ſeroit une fauſſe & pernicieuſe générofité, que de ne le vouloir point craindre, qui mériteroit les plus grands ſupplices. Rien de plus ſalutaire que de craindre beaucoup ce que l'on doit fuir de toutes ſes forces. Or le premier moïen d'éviter l'enfer, eſt d'en avoir une vive crainte ; rien de plus néceſſaire pour être ſauvé que d'être juſte & de fuir le péché opposé à la juſtice chrétienne : or celui, dit l'Ecriture, qui ne craint point, ne peut devenir juſte, ni bannir le péché de ſon cœur, ni en éviter les occaſions. *Ecclé-ſiaſti-que. 1.*

Rien de plus néceſſaire que de détacher ſon cœur du plaiſir empoiſonné que l'on goûte dans les choſes de la terre, d'affoiblir les mauvaiſes habitudes déja contractées ; de prévenir celles qui ne le ſont pas encore ; d'entrer dans les rigueurs ſalutaires de la pénitence ; de ſouffrir en paix & avec ſoumiſſion les maux de cette vie, même les plus inſupor-

tables. Or la crainte de l'enfer eſt un moïen très-propre à produire tous ces effets : & ſans elle on goûte toujours en repos les plaiſirs du monde ; on s'engage dans de nouveaux déſordres ; on écoute toujours ſa moleſſe, & ſa délicateſſe. La ſeule penſée un peu vive des malheurs effroïables dont les pécheurs ſont menacés, un frein qui retient la fougue des paſſions, & qui empêche qu'on ne ſe jette dans le précipice.

Qu'y a-t'il donc de mauvais dans la crainte ſervile ?

Ce qu'il y a de mauvais n'eſt pas de craindre l'enfer, mais de ne craindre que l'enfer, ou de le craindre comme le plus grand de tous les maux. *Matth. 7.* Craignez, dit le Sauveur, celui qui peut perdre dans l'enfer & le corps & l'ame. Il faut donc craindre de tomber dans un ſi grand malheur, & le craindre plus que tous les maux de ce monde : puiſque tout ce que l'on peut craindre ſur la terre, eſt peu de choſe, ſi on le compare avec ce que ſouffrent les damnés. Mais on doit encore plus craindre d'offenſer Dieu & d'être éternellement dans ſa diſgrace : puiſque c'eſt un mal encore plus grand.

Comment le péché eſt-il un plus grand mal que l'enfer même ?

Parce que le péché eſt une inimitié contre Dieu, & qu'il nous fait perdre le ſouverain bien : au lieu que l'enfer n'en eſt que la peine. L'enfer par lui-même ne ſépare pas de Dieu, il eſt ſeulement le ſupplice que Dieu prépare à ceux que le péché ſépare de lui. Otez le péché, & il n'y aura plus d'enfer. Le péché eſt donc plus à craindre que tous les maux, & même que l'enfer ; comme Dieu eſt le plus grand de tous les biens que l'homme eſt capable d'aimer. Et comme c'eſt la charité qui le fait aimer plus que toutes choſes, c'eſt auſſi elle ſeule qui fait craindre & haïr le péché plus que tous les maux dont la juſtice de Dieu nous menace.

En quel ſens ſaint Jean dit-il donc que la charité lorſqu'elle eſt parfaite, chaſſe la crainte ?

S'il n'y avoit point de péché, on ne craindroit point la peine du péché, qui eſt la damnation. C'eſt pourquoi les Bienheureux n'ont plus la crainte de l'enfer : parce qu'ils ſont dans un état où le regne du péché eſt entiérement détruit. Or la charité eſt tellement ennemie du péché, que

S. Augustin dit qu'elle seule ne pêche point, & que seule elle bannit le péché du cœur de l'homme. Car l'amour déreglé de soi-même, qui fait l'essentiel du péché, ne peut être éteint que par un amour contraire : or cet amour contraire est l'amour de Dieu, l'amour de la justice, qui est la Charité même. Comme donc le péché diminue, à mesure que la Charité croît, la crainte du châtiment doit aussi diminuer à proportion : & par conséquent la Charité à mesure qu'elle est parfaite, chasse la crainte en chassant le péché.

Eclaircissez-moi encore cette vérité ?

Plus on aime, plus on a de confiance en celui que l'on aime : or la confiance exclut la crainte du châtiment, selon le dégré d'assurance qu'elle a de l'amour de celui qui est le vengeur du péché. La charité parfaite est nécessairement suivie d'une confiance parfaite. Elle bannit donc à proportion la crainte du châtiment.

Un enfant sage qui aime parfaitement son pere & qui en est aimé de même, ne lui obéit plus par la crainte du châtiment : la Charité en fait de même à l'égard de Dieu.

La crainte du châtiment n'est-elle pas

utile même à ceux qui aiment Dieu ?

Elle leur eſt très-utile, ou même néceſſaire, lorſque n'aimant encore Dieu que foiblement, les tentations & les épreuves qui leur arrivent, pourroient les entraîner dans le précipice, ſi la crainte des jugemens de Dieu & de l'enfer ne venoient à leur ſecours, & ne ſuppléoit au défaut de l'amour. Auſſi n'eſt-ce pas l'amour imparfait qui chaſſe la crainte ; la Charité même l'appelle à ſon ſecours, lorſqu'elle ne ſe croit pas aſſez forte, pour réſiſter ſeule aux attraits des ſens, aux menaces des maux, & des perſécutions du monde.

Bon pour ceux qui ſe préparent à la grace de la juſtification par des œuvres de pénitence, & qui ne ſont pas encore reconciliés avec Dieu : mais ceux qui le ſont, ont-ils beſoin de ce ſecours ?

Ceux qui gémiſſent encore ſous le poids de leurs péchés, en ont plus beſoin que les autres : ſelon la conduite ordinaire de Dieu, les pécheurs ne rentrent en eux-mêmes que par de vifs ſentimens de crainte que la foi excite au dedans : ſans cela ils ne pourroient jamais renoncer aux charmes & aux attraits du péché ; ſe dégouter des fauſſes douceurs du ſié-

cle, ni détruire de vieilles habitudes. Mais les justes ont encore besoin du secours de la crainte, à proportion des restes du vieil homme, & des attraits de la concupiscence qui les entraînent, des habitudes qu'ils ont à déraciner, & des tentations qu'ils ont à combattre.

On n'ignore pas que des Martyrs mêmes à la vuë des supplices qu'on leur préparoit, y ont eu recours par la pensée vive des supplices éternels dont la justice de Dieu les menaçoit s'ils lui manquoient de fidélité de courage. Il se pouvoit faire que sans ce secours leur amour ne fût pas encore plus fort que la mort : & que leur charité cédât à la crainte des supplices, ou à la violence de la douleur.

Cette crainte de l'enfer n'est-elle pas servile ?

Elle est servile pour ceux qui craignent de brûler, & non de pécher ; ou qui craignent plus d'être damnés que de déplaire à Dieu en péchant : mais elle ne l'est pas lorsque c'est la charité même qui s'en sert comme d'un moïen pour se défendre de la cupidité ou de la crainte des hommes, comme d'un secours pour pren-

dre de nouvelles forces, & pour arriver à un dégré de perfection, où elle puiſſe ſe ſoutenir par elle-même.

Eſt-il beaucoup de Juſtes qui puiſſent ſe paſſer de ce ſecours ?

Dieu ſeul les connoît, ceux qui ſont aſſez avancés pour pouvoir s'en paſſer. Ce que l'on peut dire, c'eſt que rien ne ſeroit plus dangéreux que de vouloir s'en paſſer avant le temps ; lorſque c'eſt la charité même qui chaſſe la crainte, il n'y a rien à craindre : elle ſçait quelles ſont ſes forces : elle a un preſſentiment intérieur de ce que Dieu doit faire pour elle & en elle, qui lui donne une parfaite confiance.

Mais qu'il eſt ſouvent à craindre que ce ne ſoit la cupidité, l'enchantement des créatures, la préſomption qui étouffent dans le cœur les ſentimens de la Foi & de la crainte du Souverain Juge : Toutes les ſuites en ſeroient funeſtes.

Quel danger y a-t'il de ne ſe pas ſervir du ſecours de la crainte, lorſque l'amour de Dieu eſt encore foible ?

Le danger eſt très-grand : il faut un frein pour retenir les paſſions & le penchant de l'homme au mal. La concupiſcence eſt un torrent qui en-

traîne : il faut que la Charité en arrête le cours par des désirs de l'esprit contraire à ceux de la chair ; ou que la crainte de l'enfer suplée à son défaut. C'est Dieu qui nous présente ce moïen dans ces Ecritures Souvenez-vous dans toutes vos actions de ce qui vous arrivera à la fin de votre vie, & vous ne pécherez jamais. Le Sauveur même exhorte les Apôtres à craindre au milieu des menaces des hommes & de leurs persécutions. Si d'un côté la Charité manque, & de l'autre s'il n'y a plus de crainte des jugemens de Dieu, l'homme se perd par une confiance présomptueuse en ses propres forces, & tombe dans le précipice. Saint Pierre en est un exemple : un amour généreux l'auroit fait triompher des menaces de la mort : une vive crainte, de se perdre lui auroit fait éviter par la fuite le péril & la tentation. Mais s'il n'aimoit pas assez pour vaincre ; il ne craignoit point aussi assez pour se défier de sa foiblesse & fuir l'occasion. C'est pourquoi la premiere attaque le renversa par terre.

Ecclésiastique. 7. Matth. 18.

Que doit-on penser de ceux qui n'ont ni crainte ni amour ?

Une ame qui n'a ni crainte des jugemens de Dieu, ni amour de la justice, est capable des plus grands excès. Elle ne manque que de moïen, & d'occasion pour courir aux plus grands désordres, & si une providence particuliére n'arrêtoit ses penchans, elle tomberoit à chaque pas. C'est la plus funeste marque de l'aveuglement de l'esprit & de l'endurcissement du cœur; c'est le chemin à l'impiété & au mépris de Dieu. Une ame qui craint, ou ne tombe qu'en tremblant, ou s'abstient du mal, & fait le bien par la crainte du châtiment, si elle ne le fait pas encore par amour de la justice. Elle n'est pas pour cela juste, mais elle est moins coupable : & il y a lieu d'esperer que le moment viendra, où Dieu la faisant passer de la crainte à l'amour, lui donnera assez de force pour se soutenir. Mais pour celui qui ne craint point, dit le Sage, il ne peut devenir juste : il n'y a point dans son cœur d'ouverture par où la Charité puisse entrer.

Lorsque la Charité à chassé la crainte du châtiment, est-elle entiérement sans crainte ?

Elle n'est jamais sans crainte en

ce monde : mais elle la trouve dans son fond, & ce n'est point pour elle un secours étranger. C'est de la crainte du Seigneur, de la crainte des enfans que je parle : l'amour de Dieu la produit naturellement.

Comment cela se fait-il ?

Il est aisé de le comprendre : plus on aime un objet, & plus on craint de le perdre : plus on aime Dieu, plus on le connoît, plus on y trouve de raisons de l'aimer, de s'y attacher, d'en jouir ; & plus on craint de rien faire qui en sépare, qui offense ses yeux, qui mérite sa disgrace. Ainsi plus on a de cette Charité pure & désintéressée qui dégage le cœur de tout amour de soi-même & des choses de la terre, plus on a de cette crainte du Seigneur, de cette fraïeur sainte, que l'Ecriture releve par tant d'éloges; qui a pénetré dans tous les tems les ames saintes ; qui a rempli les Martyrs d'une ardeur si merveilleuse à la vuë des tourmens les plus terribles.

Ecclésiastique. 1. & 2.

Quels effets produit cette crainte dans l'ame ?

C'est cette crainte chaste qui fait qu'une ame pénétrée d'un profond sentiment des jugemens de Dieu, de ses grandeurs éternelles, de sa sou-

veraine pureté, de ses bontés & de ses miséricordes, rentre dans son néant, s'humilie en sa présence pour l'adorer & lui rendre ses hommages. C'est ce qui la tient sans cesse appliquée & attentive sur elle-même, de peur de l'offenser en quoi que ce soit. C'est ce qui la porte à fouiller dans les replis les plus secrets de son cœur, pour en bannir tout ce qui lui déplaît, & à vivre dans le recueillement, la priere, les gémissemens, l'humilité & l'obscurité, autant qu'elle peut, afin d'expier continuellement les fautes qui lui échapent chaque jour; de se précautionner contre ses foiblesses; de prendre de nouvelles forces dans un saint commerce avec celui qui répand ses biens sur tous ceux qui l'aiment en esprit & en vérité, & qui l'invoquent avec une foi éloignée de toute défiance & de toute duplicité.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un petit Ouvrage, qui a pour titre, *Traité de la Charité selon saint Paul, &c.* dans lequel je n'ai rien trouvé de contraire à la pureté de la Foi & des mœurs, & qui ne soit capable d'édifier le Lecteur. Fait à Paris le 3. Février. 1711.

ANQUETIL.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS-HUBERT MUGUET, notre premier Imprimeur & de notre Cour de Parlement, Libraire à Paris, Nous aïant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer l'*Imitation de Jesus-Christ traduction nouvelle*, *Regles Chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions*, *Abrégé de la Loi nouvelle*, lequel désireroit donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : nous avons permis & permettons par ces présentes audit Muguet de réïmprimer ou faire réïmprimer lesdits Livres ci-dessus expliquez, en tels volumes, forme, marge, caractère conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera ; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter ni contrefaire aucuns desdits Livres ci-dessus énoncez en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des Contrevenans,

dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts, ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites Lettres de Privilege. DONNE' à Paris, le sixiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cens dix-sept. Et de notre Regne le deuxiéme.

Par le Roi en son Conseil.

FOUQUET.

Registré sur le Registre 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, 142. numero 1691 conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris, le vingt-septiéme Avril 1717.

Signé, DE LAUNE, *Syndic*.

TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES.

Fin de la Table des Chapitres & Articles.